

# FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

LIANA NISSIM, MARIA BENEDETTA COLLINI

Charles DJUNGU-SIMBA K., *Les écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain*, Metz, Université Paul-Verlaine-Metz, Centre de recherches "Écritures" ("Littératures des mondes contemporains", "Série Afriques", n. 2), 2007, 329 pp.

Les lecteurs de *Ponti/Ponts* connaissent Charles DJUNGU-SIMBA K. comme l'auteur d'*Un enterrement à Camp-Luka*, l'inédit qu'il nous a offert pour le numéro 11 de la revue. Dans ce volume, il nous revient comme historien et critique littéraire. C'est la méritoire "Série Afriques" que publie l'Université Paul Verlaine de Metz (que nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans cette section bibliographique<sup>1</sup>), qui propose sa "contribution [...] essentielle [...] à l'histoire culturelle et littéraire du Congo" (p. 12), comme l'écrit Pierre HALEN dans sa "Préface" (pp. 7-12), en louant la rigueur de ce volume, aux approches socio-critiques et historiques.

Après avoir défini dans l'"Avant-propos" (pp. 15-19) son domaine de recherche, à savoir les lettres congolaises du point de vue de l'institution (instances de reproduction et de diffusion) et du champ littéraire (au sens que donne BOURDIEU à ce terme), l'auteur, dans la première partie ("Aux sources du champ culturel congolais", pp. 21-95), commence par mettre en lumière les critères qu'il faut adopter pour de valables histoires littéraires, en suggérant de ne pas "oublier les contextes scripturaires" (p. 29) et de tenir compte des lieux institutionnels, ce qu'il fait lui-même en étudiant les origines du champ littéraire congolais, les rapports entre littératures coloniales et écritures africaines et en proposant une réévaluation de "la littérature dite de tutelle" (p. 43), c'est-à-dire les textes produits dans le cadre de l'institution coloniale; comme preuve, il consacre des analyses articulées et équitables aux productions d'Antoine-Roger BOLAMBA, Désiré BASEMBE, Paul LOMAMI-TSHIBAMBA, José MOPILA. Ensuite, l'auteur s'arrête sur les spécificités culturelles du Congo-Zaïre, à commencer par l'idéologie de l'authenticité, qui "a un passé plus ancien et un fondement plus consistant que ne l'imaginaient sans doute Mobutu et les

<sup>1</sup> Cf. le n. 10, 2010 de *Ponti/Ponts*, pp. 211-216 et 229-231.

mobutistes” (p. 62), car “c’est dès le début de l’entre-deux-guerres que [...] l’authenticité fait son apparition au Congo belge” (p. 62), liée d’une part au changement de l’évangélisation catholique qui prône “le respect et la valorisation des cultures auparavant considérées comme rétrogrades” (p. 63), liée d’autre part à l’émergence de la culture coloniale et de son appréciation de la culture indigène. Encore, il analyse le rôle significatif des prix littéraires et de la Bibliothèque de l’Étoile dans le développement de la littérature congolaise; tout en ayant bien présent que le pouvoir colonial au Congo était “particulièrement coercitif et réactionnaire” (p. 77), l’auteur conteste ceux qui évaluent les institutions et leurs produits “ayant vu le jour [...] sous la colonisation [...] à l’aune de considérations surtout idéologiques et souvent sans tenir compte du contexte de l’époque” (p. 69). L’auteur propose ensuite une analyse critique des ouvrages qui, depuis les années 1960, s’intéressent au champ littéraire zaïrois dans son ensemble.

La deuxième partie (“Morphologie du champ littéraire congolais. Passeurs, réseaux, parcours insignes”, pp. 97-209) approfondit la situation du Congo pendant la domination coloniale et pendant l’époque postcoloniale (qui malheureusement se caractérise – depuis 1965 jusqu’à nos jours – par “une autocratie clientéliste, prédatrice et criminelle”, p. 104), pour évaluer la formation et la fonction des réseaux littéraires dans “l’avènement d’une nouvelle culture [...] [dont le] déploiement [...] est loin de s’achever” (p. 107). L’auteur examine avant tout “le travail de promotion de la littérature congolaise auquel se sont livrées certaines personnalités belges” (p. 111); ensuite il passe en revue les “acteurs post-coloniaux du champ local” (p. 119) (institutions, revues, associations, personnalités significatives, maisons d’édition), dont le cas particulièrement éloquent des Éditions Médiaspaul des Pauliniens, en s’arrêtant sur la personnalité de l’écrivain ZAMENGA Batukezanga, “dont l’œuvre est devenue un succès de librairie” (p. 140) sans passer par “la moule du système littéraire francophone” (p. 140). Enfin l’auteur consacre un long chapitre à la littérature congolaise de la diaspora en Europe et en Amérique du Nord; il analyse les différentes possibilités éditoriales, en soulignant entre autres que les auteurs vivant en exil n’arrivent pas à se faire éditer au pays (comme le prouvent les deux fiches techniques des Éditions Médiaspaul qui ont refusé deux romans de l’auteur de ce livre, romans qui auraient froissé le pouvoir en place). Ensuite, il passe en revue plusieurs auteurs, en s’arrêtant sur quelques-uns d’entre eux: Antoine RUTI, Daniel KABUTO, Sammy MBENGA exilés en Afrique, qui mettent au centre de leurs œuvres “la problématique générale de l’errance sur le continent africain” (p. 177); parmi les nombreux écrivains établis d’une manière plus ou moins stable en Europe, Charles DJUNGU-SIMBA K. approfondit “quelques parcours insignes” (p. 187), celui de Kama Sywor KAMANDA (dont on relève calmement l’habileté à promouvoir son œuvre et sa personne, son “marketing tous azimuts”, p. 247), celui de Dominique MWANKUMI (auteur et illustrateur de livres pour la jeunesse), celui d’Achille Flore NGOYE (“l’un des

meilleurs représentants” en France du néo-polar, p. 189), celui de Pie THIBANDA (conteur, psychologue, auteur de spectacles qui connaissent un grand succès, toujours choisissant un “récit moralisateur”, p. 191); l'auteur s'arrête enfin sur les écrivains vivant en Amérique du Nord, dont il examine plus en profondeur la carrière de Jules EMONGO, José TSHISUNGO, Valentin-Yves (ou Vumbi-Yoka) MUDIMBE, qui a choisi de s'exiler aux États-Unis en 1980, “afin d'échapper à la sollicitation de Mobutu qui [voulait] en faire un dignitaire du régime” (p. 200). Charles DJUNGU-SIMBA K. conclut cette partie de son livre par quelques considérations sur le thème littéraire de l'exil, dont il énumère les topoi les plus fréquents.

Dans la troisième partie, “Les écrivains du Congo-Zaïre” (pp. 211-303) l'auteur se propose de caractériser les écrivains et “la communauté qu'ils sont censés constituer” (p. 216), en étudiant leur “position et [leur] posture au sein du champ littéraire” (p. 216); à cet effet il examine les choix des anthologies, puis il présente les données issues de l'enquête qu'il a menée auprès des écrivains (cent questionnaires envoyés, 33 réponses).

Si l'ensemble du volume montre bien la difficulté de l'émergence d'un champ littéraire autonome dans un pays immense comme le Congo, dont l'histoire et les réalités socio-politiques ont été et sont toujours complexes et tourmentées, il prouve aussi que désormais ce champ peut être configuré, avec ses “spécificités, bonnes ou mauvaises” (p. 303). Ce qui plus est, dans ses conclusions l'auteur envisage une ligne commune qui n'a jamais arrêté de marquer la littérature congolaise: “l'écriture comme arme pour conjurer, avec des mots, les maux qui accablent la société congolaise – affirme-t-il – a toujours été le programme à la fois mobilisateur et fédérateur de tous les écrivains du Congo-Zaïre” (p. 308). Certes, “le roman congolais, parce qu'il se plaît à reproduire [le] scénario d'impuissance [dans un État de non-droit], est le récit de l'échec” (p. 309); pourtant – conclut-il – “s'il y a échec au niveau de la quête, au niveau discursif, cependant, se profile l'espoir pour un monde débarrassé un jour de ces monstruosité inlassablement dévoilées” (p. 309).

Liana NISSIM

Maurice AMURI Mpala-Lutebele, *Testament de Tchicaya U Tam'Si*, Paris, L'Harmattan, 2008, 257 pp.

Maurice AMURI Mpala-Lutebele propose dans ce volume une lecture de l'œuvre poétique de Tchicaya U TAM'SI, orientée selon deux critères qu'il expose dans son “Introduction” (pp. 7-13): “d'abord un ‘éclairage’ à obtenir de l'univers culturel [des] images poétiques, ensuite leur ‘déchiffrement’ en tant que pratique signifiante” (p. 13). Le critique souligne la présence d'une quête spirituelle similaire dans les différents recueils du poète. Après

avoir brièvement réfléchi sur la notion d'image poétique, AMURI explique la motivation du choix des symboles sur lesquels il se penche davantage dans son étude (images du sang, du feu, du végétal, du bestiaire, du cœur, de la passion, du ventre, de la musique, de l'eau, de l'Afrique); il précise ensuite que l'approche méthodologique adoptée est principalement linguistique.

La première partie du volume, "L'univers culturel des images poétiques de Tchicaya U Tam'Si" (pp. 15-55), s'ouvre par une considération générale concernant l'apport de la culture africaine et de la langue française à l'univers culturel du poète congolais. AMURI éclaire la notion de signe poétique et évoque certains éléments de la réalité culturelle – mais aussi historique, géographique, économique – du contexte africain. Il développe ensuite un discours portant sur les caractéristiques de la communication artistique – de la littérature orale traditionnelle à la poésie écrite – dans le système culturel africain. Le critique illustre le rapport de Tchicaya U TAM'SI avec la littérature écrite congolaise aussi bien qu'avec la production littéraire africaine en général, à travers un bref panorama de celles-ci et la prise en compte des éléments qui les caractérisent. Quant à l'influence de la littérature française sur son écriture, elle se révèle dans le recours aux thèmes universels de celle-ci et dans l'adoption d'une langue "apprise et non maternelle" (p. 41) qui rend difficile l'expression de "toute l'âme nègre" (p. 41). La vie de Tchicaya U TAM'SI est retracée afin de mettre en évidence les éléments biographiques qui ont motivé le choix de s'exprimer au moyen de l'écriture; suit un aperçu de sa production littéraire dans lequel AMURI passe en revue les études critiques concernant tout particulièrement ses recueils poétiques.

Dans la deuxième partie du volume, "Les images poétiques de Tchicaya U Tam'Si, une pratique signifiante" (pp. 57-240), le critique explore l'œuvre de Tchicaya U TAM'SI à travers une analyse ponctuelle qui va "des unités lexicales de l'image poétique à son architecture en passant par ses unités conceptuelles" (p. 59). Je me limiterai ici à en présenter la structure, sans approfondir les détails qu'elle apporte. À l'aide de tableaux synoptiques, AMURI montre la présence de telle unité lexicale dans tel recueil, il établit le concept sous-jacent aux différentes unités et il élabore une hypothèse d'architecture de l'image, fondée sur les rapports sémantiques des éléments qui la constituent. Le critique trouve nécessaire de signaler les repères textuels des réseaux sémantiques envisagés dans un paragraphe consacré spécialement aux renvois précis (pages et strophes). Il focalise ensuite son attention sur la dimension paratextuelle des textes, en particulier sur les "énoncés titrants" (p. 107) des recueils, sur la question de l'édition des livres et sur leur discours préfaciel. AMURI poursuit son étude en analysant longuement le niveau syntaxique des textes pour montrer les mécanismes linguistiques employés pour la création de chacune des images relevées; au contraire, l'examen des éléments rythmiques est limité au poème "La Conga des mutins" dans *Le Pain ou la Cendre*, qui, selon le critique, "semble regrouper (réunir) toutes les colorations de la révolte qui vibrent dans chacune

de ces dix images poétiques” (p. 215). Les derniers chapitres de cette deuxième partie du volume sont consacrés à la cohésion sémantique: le critique situe “l’unité de la symbolique de [ces] images” (p. 235) dans le “schéma général de quête” (p. 233) du poète. Cette quête, d’abord individuelle mais successivement élargie à la collectivité, se décline selon les thèmes de l’identité, de “*la doctrine d’action*” (p. 235, en italiques dans le texte), de la justice et de l’égalité.

Une “Conclusion” (pp. 241-246) retrace les différentes étapes de l’analyse et met en relief que “tous les recueils de poèmes forment un seul poème, une œuvre unie, une seule parole aux tours variés [...] et contenus diversifiés” (p. 243).

Jada MICONI

“Lubumbashi, épicentre littéraire”, *Études Littéraires Africaines*, n. 27, 2009

À l’occasion de la célébration du centenaire de la fondation de la ville de Lubumbashi, chef-lieu de la province la plus éloignée de l’estuaire du fleuve Congo en RDC, c’est-à-dire le Katanga (ex-Shaba), le dossier thématique du numéro 27 de la revue *Études Littéraires Africaines* s’organise autour de la création littéraire lushoïse.

Maëline LE LAY, Ramcy KABUYA et Pierre HALEN ont recueilli sept interventions au sujet de “Lubumbashi, épicentre littéraire” (voilà le titre de l’éditorial signé par les trois directeurs du dossier aux pages 3-7). On y rappelle la position stratégique de cette ville, tant d’un point de vue géographique (“aux marches de l’Afrique centrale francophone, et en contact direct avec l’Afrique australe anglophone aussi bien qu’avec l’Afrique orientale anglophone et swahilophone”, p. 4), que du point de vue économique, notamment minier. Toutefois, ce sont là deux aspects qui ont risqué d’occulter la richesse artistique remarquable de cette région. Si la dimension culturelle de la musique, de l’art, de la spiritualité et du théâtre lushoïse a été étudiée dans les années les plus récentes, la créativité littéraire urbaine a été largement négligée jusqu’à maintenant. Voilà pourquoi ce dossier, qui se situe dans le courant épistémologique de la géocritique tout en insistant sur les liens entre textes et terrains, fait de Lubumbashi un cas d’étude qui nous aide à envisager, peut-être pour la première fois dans la critique africaniste francophone, les relations “entre province et capitale d’un point de vue *interne* à l’Afrique” (p. 5, c’est moi qui souligne).

Cette “ville littéraire” (p. 4) est d’abord étudiée sous l’angle des sédimentations mémorielles: dans “De la genèse d’une culture littéraire aux strates mémorielles du Katanga” (pp. 8-17), Charles DJUNGU-SIMBA K. et Pierre HALEN montrent d’abord l’exception

lushoise, autrement dit, le fait d'avoir été un 'centre extra-coutumier' bien plus que d'autres, grâce à sa position périphérique, industrielle et à sa variété démographique. Ce qui lui vaut sa vocation indigéniste, "attentive aux cultures locales" (p. 9), ainsi que la recherche de la reconnaissance d'un statut identitaire. Le métissage, "plus pragmatique que théorisé" (p. 11), sera donc à la base de l'expression littéraire mémorielle de cette ville, tant à l'époque coloniale que, par la suite et de manière "moins caricaturale" (p. 11), chez des écrivains expatriés (on cite à cet effet V.Y. MUDIMBE, Pie TSHIBANDA et Bernard ILUNGA). Les "particularités katangaises" (p. 11) s'affirment tout d'abord par la rivalité, toujours féconde, avec la capitale Kinshasa (ex Léopoldville), tant du point de vue artistique (l'atelier de Lubumbashi des années 40), que de l'édition (les périodiques et les maisons d'édition, telles que les Éditions du Mont Noir fondées sous l'ère Mobutu). Deuxièmement, on observe une "conurbation polynucléaire" (p. 11) de l'espace urbanisé autour de la ville, ce qui a influencé le lectorat et la naissance d'initiatives, souvent privées, ou bien sponsorisées par les entreprises minières du Katanga. L'Université de Lubumbashi, et notamment le professeur Albert GÉRARD pour ce qui est de l'époque coloniale, joueront un rôle de catalyseur dans l'effervescence littéraire des élites. L'article offre ensuite un panorama de noms et d'œuvres d'écrivains issus tant d'Europe que d'Afrique, qui ont marqué l'espace lushois tout en proposant des discours variés, "autant de strates, parfois mélangées, parfois étanches l'une à l'autre" (p. 16). Vu l'effervescence actuelle de la production littéraire dans la région de Lubumbashi, si Charles DJUNGU-SIMBA K. et Pierre HALÉN ne parlent pas d'une 'littérature katangaise' au sens strict, ils soulignent quand même que la littérature congolaise "*au Katanga*" (p. 17, ce sont les auteurs qui soulignent) détient certaines spécificités: l'importance du théâtre, l'inspiration naturaliste des œuvres, la continuité dans un champ littéraire métissé et l'intertextualité discursive dans le domaine des sciences humaines.

Maëline LE LAY et Christian KUNDA signent l'article "Le théâtre au Katanga: aperçu historique" (pp. 18-27). Il s'agit d'une étude originale, qui brosse de manière approfondie l'évolution de la dramaturgie au Katanga, de l'époque précoloniale jusqu'à nos jours, ce qui permet d'en dégager sa caractéristique principale, c'est-à-dire sa vocation didactique, sinon édifiante.

Maurice AMURI Mpala-Lutebele et Nestor DIANSONSISA Mwana Bifwelele reviennent une fois de plus sur un différend qui "a fait tache d'huile dans l'histoire de la littérature congolaise" (pp. 28-35): sa toile de fond fut l'Université de Lubumbashi et il opposa deux des intellectuels congolais parmi les plus connus: V.Y. MUDIMBE et Georges NGAL ("La querelle littéraire de Lubumbashi: Mudimbe contre Ngali", pp. 28-35).

Jano BAKASANDA interroge les fondements identitaires de la poésie katangaise écrite entre la fin des années 80 et aujourd'hui ("La poésie au Katanga (1989-2009)", pp. 36-45). D'abord hermétique et quelque peu élitiste, élégiaque dans l'évocation du déra-

cinement et de l'exil, toujours mémorielle (surtout sous la plume de Symphorien Selemani NGONGO) sinon célébrative (en ce qui concerne, par exemple, l'avènement au pouvoir de L.D. KABILA), la poésie katangaise d'aujourd'hui compte un grand nombre de titres publiés et un lectorat qui s'est élargi avec le concours des institutions scolaires et des réseaux bibliothécaires.

Dominique RANAIVOSON nous offre ensuite un entretien avec un des auteurs contemporains lushois parmi les plus prometteurs ("Entretien avec Fiston Mwanza Mujila, dit Fiston Nasser", pp. 46-54).

La question de la diglossie dans l'espace littéraire katangais est abordée dans la contribution écrite par Maëline LE LAY "Les langues d'écriture à Lubumbashi: une littérature diglossique?" (pp. 55-64), qui illustre une diglossie "à fonds multiples" (p. 55), presque avant-gardiste, opérée notamment par FISTON NASSER et Salomon SHINGALETA.

Ramcy Ngoie KABUYA Salomon s'occupe finalement de la production littéraire contemporaine dans l'article "Écritures urbaines lushoises" (pp. 65-73). Cela lui permet de mettre en valeur les tendances nouvelles, surtout les initiatives des cercles littéraires (en particulier "Libre écrire") et le rayonnement de quelques expérimentations concernant, par exemple, le théâtre (une pièce réalisée sur *Skype*), ou bien la diffusion de formes poétiques nouvelles, telles que le *rap* et le *slam* en langue française.

Silvia RIVA

Kasereka KAVWAHIREHI, *L'Afrique, entre passé et futur. L'urgence d'un choix public de l'intelligence*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, 330 pp.

Dans cet ouvrage, caractérisé par la confluence de plusieurs domaines du savoir, Kasereka KAVWAHIREHI se consacre à l'étude de la crise africaine et du rôle assumé par les intellectuels face à celle-ci, proposant au lecteur de nouvelles formes d'engagement pour l'intelligence africaine. En partant du cas spécifique de la République Démocratique du Congo, l'auteur étend son analyse à d'autres pays de l'Afrique subsaharienne, dans une étude approfondie qui se veut à la fois ample et interdisciplinaire.

Le livre s'ouvre par l'avant-propos de Marc QUAGHEBEUR (pp. 13-15) qui met l'accent sur le dessein de l'auteur, celui d'étudier la crise à l'ère postcoloniale, après les déconvenues issues de l'accession à l'indépendance, "pour mieux dégager les possibles d'une autre Afrique que celle des débuts du XXI<sup>e</sup> siècle" (p. 15). À cela vient s'ajouter la préface de V. Y. MUDIMBE (pp. 17-21), par laquelle l'écrivain congolais situe philosophiquement l'œuvre de KAVWAHIREHI autour du concept géologique et métaphorique de *faille* ("clé à l'étude de ce livre", p. 19) qui "depuis une cinquantaine

d'années [...] réfléchit notre condition dans l'histoire du monde" (p. 17). Cette partie liminaire se conclut par une introduction de KAVWAHIREHI (pp. 23-34) qui s'interroge sur la crise en tant que telle ("au juste, qu'est-ce qui est en crise en Afrique?" p. 23), en expliquant la démarche adoptée pour en embrasser toutes les facettes, les assises de sa réflexion et les caractéristiques des textes qui composent l'ouvrage.

Le volume se partage en trois parties, "Signes et imaginaire de la crise" (pp. 35-135), "Une autre Afrique est possible. Les enjeux" (pp. 137-234) et "Que peut la philosophie? Pouvoir de la pensée et éthique de l'intelligence" (pp. 235-293), dont chacune s'articule sur plusieurs chapitres.

Dans les cinq premiers chapitres, qui composent la première partie, l'auteur envisage la question de la crise sous de nombreux aspects, en analysant ses causes historiques et politiques mais également ses représentations littéraires. Dans le chapitre I, "L'urgence d'un choix public de l'intelligence contre l'opacité sociale et politique" (pp. 37-58), KAVWAHIREHI se penche sur la crise politique qui afflige les États africains, en stigmatisant la propension de leurs gouvernements à négliger les ressources de l'intelligence et à entretenir un climat social et politique privé d'éclat. Dans ce contexte, "c'est à l'intelligence soutenue par une éthique de la responsabilité historique et politique qu'il faut donner la parole pour inventer un visage humain à l'Afrique, libérer de nouvelles possibilités d'être et d'un vivre-ensemble humain, éclairer notre marche vers l'avenir par un questionnement radical de notre passé et de notre actualité" (p. 56).

Dans le chapitre II, "Ahmadou Kourouma et la mise en scène de la paupérisation anthropologique" (pp. 59-73), KAVWAHIREHI évoque la crise africaine à partir de deux romans de l'écrivain ivoirien, *Les Soleils des indépendances* (1968) et *Monnè, outrages et défis* (1990), pour "montrer comment les romans de Kourouma proposent une herméneutique de la destinée africaine fondée sur ce que le jésuite camerounais, feu Engelbert Mveng, a appelé la 'pauvreté anthropologique' laquelle s'exprime aujourd'hui à travers une 'multiple fragilité', politique, économique, sociologique, culturelle et spirituelle" (p. 59). En établissant un parallèle entre les personnages principaux de ces deux œuvres, KAVWAHIREHI parvient à analyser la représentation de la crise chez KOUROUMA, dont l'œuvre "s'inscrit dans le cadre des problématiques au cœur des interrogations des intellectuels africains des années 1970 et 1980" (p. 73).

Le chapitre III, "La fiction littéraire et la représentation de la crise des sciences humaines en Afrique" (pp. 75-93), fait appel à la problématique du rapport entre discours littéraire et discours scientifique, trop souvent séparés de façon manichéenne, pour expliquer comment "la fiction invite le praticien des sciences humaines à une remise en question de ses certitudes, à ne pas se satisfaire des schémas ou modèles de rationalité établis dans le total oubli du monde de la vie" (p. 76). KAVWAHIREHI se consacre notamment à l'étude du rôle de l'historien africain dans un contexte

postcolonial et il le fait par le roman *L'écart* (1979) de V. Y. MUDIMBE, dont le protagoniste se trouve confronté aux mensonges et mystifications historiques de ses maîtres. Grâce à ce texte, KAVWAHIREHI parvient à montrer que la fiction littéraire peut s'avérer profitable au discours historique et philosophique, en jouant un "rôle capital dans la pratique postcoloniale, plus précisément dans la quête des nouveaux modèles de rationalité capables d'accomplir notre désir d'être et de vivre après l'expérience coloniale" (p. 92).

L'artiste et romancière camerounaise Werewere LIKING est la clef de voûte du chapitre IV, "La crise africaine comme crise du langage, du sentir et du pouvoir de novation" (pp. 95-115). De sa production littéraire, KAVWAHIREHI analyse en particulier *Elle sera de Jaspe et de corail* (1983), "un livre déconcertant et subversif où les schèmes et les paradigmes de la thérapie, de la palabre, du jeu, de la fête, du mythe et de l'initiation sont mobilisés pour donner une issue dans l'expression à la violence diffuse et anonyme qui avilit l'homme [...] et ainsi aider ce dernier à renouer avec la région des fondements à partir desquels tout peut encore s'ordonner" (p. 98). Dans la dernière partie du chapitre, le roman de Werewere LIKING est mis en parallèle avec l'essai philosophique du Congolais Kā MANA, paru en 1991, *L'Afrique va-t-elle mourir? Bousculer l'imaginaire africain. Essai d'éthique politique*, sur lequel KAVWAHIREHI reviendra par la suite, dont l'objectif est semblable à celui de la romancière camerounaise: permettre aux Africains de "prendre conscience de leur vérité dans le monde et de leur puissance créatrice" (p. 113).

Le chapitre V, "Vers une théorie générale de l'événement postcolonial. Pius Ngandu et les lieux d'intelligibilité du chaos postcolonial" (pp. 117-135), examine "la signification propre que Ngandu assigne aux mouvements religieux et aux Églises nouvelles dans la situation postcoloniale en Afrique centrale" (p. 117), un aspect peu approfondi par la critique. Si en premier lieu KAVWAHIREHI décrit le rôle primordial joué par la sphère religieuse dans la construction de contre-espaces et dans l'organisation sociale des communautés en Afrique, il n'hésite pas ensuite à souligner les ambiguïtés qui peuvent se cacher derrière la lecture du fait postcolonial proposée par ces Églises. Ce qui se dévoile, cependant, ce sont "les structures profondes de l'événement postcolonial tel qu'il est vécu, rêvé ou fantasmé par les gens ordinaires et tel qu'on essaie de le dépasser en imaginant un monde autre" (p. 135). Dans ce contexte, l'œuvre plurielle de Pius NGANDU se propose justement "d'explorer tous les lieux et moments possibles du procès africain de mise en sens de la situation postcoloniale" (p. 130).

La deuxième partie du volume s'ouvre par le chapitre VI, "L'authenticité, matrice d'un nouveau discours sur l'Afrique" (pp. 139-163). À partir du célèbre *Discours sur l'Authenticité*, prononcé par le Président MOBUTU le 30 novembre 1973, KAVWAHIREHI se penche sur "quelques stratégies de positionnement des écrivains et intellectuels congolais par rapport à l'ordre du discours qui organisait le champ de production culturelle congolais entre 1970 et 1980" (p. 139). Il analyse notamment la fable *Gianbatista Viko*

ou le viol du discours africain (1975) ainsi que le récit *L'Errance* (1979) du romancier zaïrois Georges NGAL, pour s'attacher ensuite à l'étude du terme *authenticité* chez V. Y. MUDIMBE, dans *L'Autre Face du Royaume. Une introduction à la critique des langages en folie* (1973). Le chapitre se conclut par une réflexion de KAVWAHIREHI sur le rôle de l'intellectuel "dont la force réside avant tout dans la liberté" (p. 163) et qui "ne peut se laisser enfermer dans aucune idéologie ou une quelconque logique du pouvoir" (p. 163).

Le chapitre VII, "La révélation biblique et le christianisme, une force novatrice de l'imaginaire africain? Kā Mana et l'urgence des Nouvelles Rationalités Africaines" (pp. 165-188), est consacré à Kā MANA, poète, philosophe et théologien congolais qui s'emploie notamment à l'émergence des Nouvelles Rationalités, un courant théorisé et lancé en 1985 et qui s'inspire des essais de MUDIMBE. Après avoir tracé l'itinéraire intellectuel et spirituel de cette figure emblématique, KAVWAHIREHI situe son œuvre au sein de l'histoire de la pensée africaine contemporaine et il médite sur "sa logique et sa poétique" (p. 165), dont il analyse le passage entre *Destinée négro-africaine. Expérience de la dérive et énergétique du sens* (1987) et *L'Afrique va-t-elle mourir? Bousculer l'imaginaire africain. Essai d'éthique politique* (1991).

Dans le chapitre VIII, "D'autres formes de savoir sont possibles. De la géopolitique de la connaissance et autres stratégies de la décolonisation du savoir" (pp. 189-213), KAVWAHIREHI se propose d'étudier "la manière dont les philosophes africains post-coloniaux déconstruisent, depuis les années 1970, la raison impérialiste et raciste de l'Occident" (p. 189). Parmi les nombreux intellectuels cités, signalons Paulin-Joseph HOUNTONDI, V.Y. MUDIMBE et Fabien EBOUSSI BOULAGA, ainsi que d'autres penseurs postcoloniaux non africains, tels que Abdelkebir KHATIBI, Enrique DUSSEL, Dipesh CHAKRABARTY et Walter D. MIGNOLO.

L'importance capitale du système éducatif constitue le pivot du chapitre IX, "Éduquer ou périr. Joseph Ki-Zerbo et le combat pour 'une autre Afrique'" (pp. 215-234), à partir duquel KAVWAHIREHI cerne l'un des fils conducteurs qui traversent l'œuvre de Joseph KI-ZERBO, célèbre intellectuel burkinabé: l'éducation en tant que condition fondamentale de l'avènement d'une autre Afrique, sujet qu'il aborde notamment dans *Éduquer ou périr* (1990). L'auteur présente l'itinéraire de Joseph KI-ZERBO, dont il souligne l'engagement politique, étranger à toute forme d'opportunisme, et son enracinement dans l'histoire africaine sans pour autant s'y enfermer. Fort de la conviction que le développement passe par la création du capital humain, KAVWAHIREHI en conclut que "comme l'a perçu Joseph Ki-Zerbo, l'éducation en tant que moyen par lequel on change la société et, donc, par lequel on a une emprise sur l'avenir, et l'université en tant que lieu d'une intelligence globale et prospective de la société, sont aujourd'hui les lieux où se joue vraiment la survie de l'Afrique" (pp. 233-234).

La troisième partie, plus strictement philosophique, est composée de deux chapitres. Dans le chapitre X, "Philosophie et pouvoir politique en Afrique ou comment l'intellectuel peut influencer

sur l'ordre social" (pp. 237-265), KAVWAHIREHI se consacre à la présentation de la réflexion et de l'œuvre du Congolais NGOMA BINDA, centrée sur une nouvelle manière de faire de la philosophie en Afrique. Il se penche notamment sur *Philosophie et pouvoir politique en Afrique. La théorie inflexionnelle* (2004) et si dans un premier temps KAVWAHIREHI exprime son appréciation à l'égard de l'ouvrage de NGOMA BINDA, qui "pose des questions fondamentales au sujet du rôle, de la place, de la mission, bref du pouvoir du philosophe ou, plus généralement, de l'intellectuel africain, dans la situation actuelle d'une Afrique en ruine" (p. 246), cela ne l'empêche nullement de manifester quelques réticences concernant le fait que "Ngoma Binda semble suggérer que c'est dans le domaine de l'idéologie que se trouve l'accomplissement ultime d'une philosophie qui se veut utile à la société" (p. 258).

Le chapitre XI, "L'honneur de penser ou l'art de l'inservitude" (pp. 267-293), présente l'analyse de la pratique philosophique de Fabien EBOUSSI BOULAGA, formulée notamment dans *La Crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophique* (1997). À travers une "écriture complexe, scintillante et parfois déroutante" (p. 292), EBOUSSI BOULAGA prône l'exigence d'une pratique philosophique authentique, dont l'enjeu fondamental est "la saisie de l'être africain dans sa situation actuelle" (p. 273).

Le volume s'achève par une réflexion conclusive (pp. 295-312) où KAVWAHIREHI se demande, en définitive, ce qu'il faut faire pour que l'Afrique s'affranchisse de l'étau de la crise. L'auteur cite à cet effet les intellectuels qui ont médité, à partir des années 80, sur la situation du continent en dépassant les analyses tiers-mondistes des années 70: il s'agit notamment de "l'école de l'intérieur", dont fait partie l'économiste camerounais Daniel ETOUNGA MANGUELLE (*L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel?*, 1991) qui dénonce les entraves au développement africain, en préconisant une révolution culturelle basée sur quatre axes. C'est sur le plan culturel que se joue, en effet, le futur du continent. Comme l'affirme KAVWAHIREHI dans les dernières pages de son ouvrage, "au fond, le défi de l'Afrique aujourd'hui n'est pas seulement de repenser les valeurs et attitudes modernes afin de se les approprier, mais de se donner un nouveau projet de civilisation qui établisse un lien, une continuité entre notre passé et notre être actuel" (p. 305).

Elisabetta BEVILACQUA

Pierre FANDIO, *Ahmadou Koné. L'écriture ivoirienne entre narration et traditions*, Paris, L'Harmattan, 2009, 288 pp.

Consacré à la production de l'écrivain ivoirien Ahmadou KONÉ, ce volume, comme le dit Musanji NGALASSO MWATHA dans la "Préface" (pp. 11-16), "est un modèle d'analyse narratologique

appliquée à l'œuvre d'un auteur" (p. 15). NGALASSO MWATHA réfléchit sur l'approche employée par Pierre FANDIO dans son étude et sur les résultats obtenus; il insère une critique nuancée quant à une affirmation finale du critique concernant les romanciers de la post-colonie et la "décolonisation de l'écriture" (p. 16), notions aux contours peu définis et même discutables, selon le préfacier, qui loue pourtant l'excellence de cet ouvrage.

Dans son "Introduction générale" (pp. 17-21), FANDIO met l'accent sur la continuité de l'engagement dans la littérature africaine en même temps que sur ses sensibles modifications au niveau du style d'écriture: son analyse d'une partie de l'œuvre de KONÉ se focalise donc sur les aspects formels de sa production littéraire. Le corpus étudié comprend *Les Frasques d'Ébinto*, *Jusqu'au seuil de l'irréel*, *Sous le pouvoir des Blakoros I. Traités*, *Sous le pouvoir des Blakoros II. Courses* et *Les Liens*.

Le premier chapitre, "Au commencement était le récit oral traditionnel" (pp. 23-78), explore la dimension spatiale des textes considérés afin de souligner les rapports de l'écriture konéenne avec la tradition orale africaine. Le critique relève l'importance de l'espace dans l'œuvre du romancier ivoirien, où les données topographiques "loin d'être une simple toile de fond, [...] apparaissent dans le corpus, ainsi que dans les récits oraux, comme un langage par lequel une société se signifie elle-même" (p. 77). Les déplacements fréquents des personnages romanesques reprennent le thème – très cher à la littérature orale traditionnelle – du voyage initiatique.

Dans le chapitre suivant, "Aux sources du roman occidental" (pp. 79-112), FANDIO s'interroge, au contraire, sur l'appropriation de la part de KONÉ des techniques du récit occidental classique. L'attention est ici prêtée à la focalisation: le critique propose une analyse de l'alternance des points de vue narratifs en s'appuyant sur les théories de Jean POUILLON, de Tzvetan TODOROV et surtout de Gérard GENETTE; selon l'avis de FANDIO, l'emploi de la focalisation externe en début de narration serait un élément de rapprochement au modèle narratif de la tradition européenne.

"Entre orature et écriture" (pp. 113-176) constitue une réflexion sur la synthèse, opérée par Ahmadou KONÉ, entre les apports esthétiques provenant de l'Occident et l'"orature", c'est-à-dire la tradition littéraire orale africaine. À travers l'examen narratologique de la durée du temps des récits, le critique s'attache à montrer que cette fusion s'opère dans la prédilection de l'auteur pour certaines techniques narratives: l'emploi privilégié de la scène et du sommaire rapprocherait le texte du récit écrit, tandis que le recours fréquent à la scène dialoguée signalerait un rapport étroit avec le conte oral. Le critique fait remarquer aussi que "la relative importance des ellipses définitives n'est pas sans impliquer le lecteur dans la production du discours et de la diégèse" (p. 175), ce qui renvoie à la participation de l'auditoire dans le contexte de la transmission orale du conte traditionnel.

L'étude des instances narratives est le sujet du chapitre intitulé "Le temps des ambiguïtés et des incertitudes" (pp. 177-220),

où Pierre FANDIO souligne encore une fois “la cohabitation du ‘traditionnel’ et du ‘moderne’ [qui] est, sans doute, une façon d’exprimer le malaise ou l’ambiguïté de la situation du créateur africain ou de l’Africain contemporain tout court, à cheval sur des cultures qui sont, dans une large mesure, loin d’être facilement conciliables” (pp. 219-220).

Dans le dernier chapitre, “Vers un nouveau modèle” (pp. 221-263), le critique se penche sur la catégorie de l’ordre narratif. Après avoir détaillé les anachronies présentes dans le corpus analysé, FANDIO propose une sorte de lecture sociologique de ces faits textuels: la fréquence des analepses paraît évoquer la difficulté des personnages de vivre dans le présent sans craindre l’avenir; en même temps, “la difficulté que rencontre le lecteur de ces textes semble ainsi mimer celle à laquelle font face les nouveaux États africains” (p. 253). Au contraire, pour les romans dont l’action se situe pendant l’époque coloniale, “la présence de prolepses [...] semble véritablement dénoter d’un relatif optimisme” (p. 254). Le mélange de l’héritage européen et africain, ainsi que le renouveau artistique qu’il engendre, est encore une fois systématiquement rappelé dans ce dernier volet de l’étude.

Dans sa “Conclusion générale” (pp. 265-268), FANDIO retrace les principaux résultats de l’analyse et conclut en affirmant que “l’itinéraire esthétique d’Ahmadou Koné [...] ne semble visiblement avoir recouru à des modèles existants que pour mieux les dépasser et se constituer en modèle spécifique et propre” (p. 268).

Jada MICONI

Charles Edgar MOMBO, “Provocation et déconstruction du langage dans *L’invention du beau regard* de Patrice Nganang”, in Daniel LEUWERS, Frédéric-Gaël THEURIAU (dir.), *La provocation en littérature*, Paris, Le Manuscrit, 2009, pp. 443-456

Cette étude veut mettre en lumière les modalités d’“appropriation de la langue par les écrivains africains francophones” (p. 443), appropriation qui amène à une déconstruction et à une provocation de la langue “dans le renouvellement thématique, discursif, syntaxique” (p. 444). L’article vise à montrer l’activation de ce type de procédés dans le roman *L’invention du beau regard* de Patrice NGANANG.

L’analyse est divisée en deux parties: dans la première elle se concentre sur “les formes d’appropriation de la langue française au Cameroun” (p. 445), dans la seconde sur les significations provocatrices de ce type de langage.

La première partie est à son tour divisée en trois sous-parties: l’une s’occupe des innovations lexico-sémantiques présentes dans le roman, la deuxième des particularismes morpho-syntaxiques

et énonciatifs et la troisième des emprunts lexicaux. MOMBO se concentre sur les innovations lexico-sémantiques (soit les néologismes) présentes dans l'ouvrage de NGANANG, en distinguant entre "néologie de sens et de forme" (p. 446). La néologie de forme se produit grâce à la transcatégorisation (changement de catégorie grammaticale), la dérivation (surtout préfixation et suffixation), la composition, alors que la néologie de sens se produit là où des mots acquièrent par rapport aux mêmes mots employés en français "de nouvelles acceptions, généralement par extension ou par réduction" (p. 447). Pour ce qui concerne les particularismes morpho-syntaxiques et énonciatifs l'auteur relève que les personnages ne se soumettent pas à la norme française dans l'usage des mots et dans leur disposition dans la phrase. Enfin les emprunts lexicaux demeurent le signe le plus visible "d'une véritable appropriation de la langue française dans l'œuvre de Patrice NGANANG" (p. 449), où les mots français sont entremêlés avec des mots empruntés aux différents dialectes camerounais.

La seconde partie aussi est divisée en deux sous-parties, même si le discours y est moins schématique par rapport à l'analyse précédente. Charles Edgar MOMBO s'interroge sur les significations d'un texte formellement si hétérogène. Dans la première sous-partie le point de référence méthodologique est la sociolinguistique, qui autorise à affirmer que "la cohésion sans heurt des codes français et langues locales est bien révélatrice du compromis sociolinguistique au Cameroun" (p. 452). L'utilisation du langage oral populaire est aussi, selon MOMBO, un signe de la volonté de NGANANG de mettre en lumière de façon transparente les aspects négatifs de la vie quotidienne des Camerounais. Dans la deuxième sous-partie l'analyse mise sur l'aspect "polyphonique et plurilingue du texte" (p. 454): le texte est caractérisé par "une écriture mimétique du langage populaire" (p. 455), qui en Afrique est forcément hybride.

En conclusion MOMBO insiste encore une fois sur la déconstruction de la langue française normative opérée dans *L'invention du beau regard* au bénéfice d'"une langue africaine disponible dans toutes les situations de communication" (p. 455). Il s'agit quand même, selon MOMBO, d'une provocation positive: la langue française n'est pas critiquée mais révèle sa capacité de se reformuler en fonction d'exigences nouvelles.

Elena QUAGLIA

Jean-Pierre DE RYCKE, *Africanisme et Modernisme. La Peinture et la Photographie d'inspiration coloniale en Afrique centrale (1920-1940)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010, 321 pp.

L'étude de Jean-Pierre DE RYCKE est consacrée à la production picturale et photographique d'inspiration coloniale des années de l'Entre-deux-guerres. Dans la "Préface" (pp. 13-16), après avoir

décrit brièvement le développement de cette publication (de la thèse de doctorat à l'exposition *L'Afrique rêvée* en 2010-2011 au Musée des Beaux-Arts de Tournai), Marc QUAGHEBEUR souligne l'importance de jeter une lumière sur "un moment quelque peu oublié ou occulté des relations afro-européennes" (p. 14).

Dans la première partie du texte, "La mise en valeur des colonies" (pp. 29-105), DE RYCKE offre un approfondissement très intéressant du contexte historique qui a favorisé une recherche artistique d'inspiration coloniale: à partir des années 1920, en Belgique on assiste à un déploiement sans précédent d'un appareil de propagande visant à "enraciner l'idée coloniale au sein de la population belge" (p. 33) à l'aide d'images et de photographies. Les artistes africanistes de l'Entre-deux-guerres recherchent l'effet pittoresque et restent liés aux représentations stéréotypées d'une 'Afrique authentique' afin de séduire le public au niveau visuel et psychologique. À côté de la finalité purement publicitaire de l'iconographie produite, ces peintres et photographes cherchent également à rencontrer les objectifs de la recherche anthropologique et ethnographique. À ce propos, DE RYCKE focalise son attention sur la production d'images lors des expéditions scientifiques, telles que la "Croisière noire", ou des voyages d'artistes, tels que Casimir D'OSTOJA ZAGORSKI, Hugo Adolf BERNATZIK et Marc ALLÉGRET. Ces images seront ensuite exploitées à l'occasion des expositions coloniales internationales – auxquelles le critique consacre le troisième et dernier chapitre de la première partie du volume – qui ont eu lieu pendant les années 30-40 à Anvers, Paris, Rome et Naples.

Dans la partie suivante, intitulée "Un besoin de ressourcement" (pp. 109-171), DE RYCKE propose une réflexion sur les raisons sociologiques et psychologiques qui, à cette époque, ont déterminé une redécouverte du continent africain en Europe: la démarche exotique se configure comme une possibilité pour échapper à l'inquiétude provoquée par les horreurs de la Première Guerre mondiale et à la déshumanisation d'une société mécanisée et spirituellement épuisée. Le mythe africain permet donc à l'Européen d'assouvir son besoin de rêve, de joie, de candeur à travers une représentation primitiviste de l'Afrique évoquant un monde dominé par l'harmonie vitale, l'authenticité, la pureté, aussi bien que par la sauvagerie et les mœurs barbares. De plus, ce même désir nostalgique répond au "mythe de l'Âge d'or ou du Paradis perdu" (p. 119) inscrit dans l'imaginaire européen. À travers les nombreuses reproductions de tableaux et de photographies insérés dans le volume, DE RYCKE montre l'influence de ce regard déformant de l'exotisme dans la production iconographique des artistes africanistes de l'Entre-deux-guerres.

Dans la troisième partie de son étude, "Entre primitivismes et classicismes" (pp. 175-280), DE RYCKE se penche sur la dimension esthétique de cette production. Le critique souligne la faiblesse des liens entre le "primitivisme d'ordre 'philosophique' ou 'romantique'" (p. 175) de la peinture et de la photographie d'inspiration coloniale et "le primitivisme de nature 'esthétique'" (p. 175) des

avant-gardes artistiques, comme le cubisme et l'expressionnisme, en s'appuyant sur la littérature écrite concernant la notion de primitivisme dans les arts. Il met en relief, au contraire, l'existence d'un rapport étroit entre l'africanisme de l'Entre-deux-guerres et l'orientalisme du XIX<sup>e</sup> siècle dans leur recherche similaire des "échos contemporains des lointaines civilisations de l'Antiquité" (p. 277). Le critique montre les liens profonds entre la production africaniste et l'Art Déco: le choix des principes de composition propres à l'art décoratif répondait avant tout aux logiques séductrices de la propagande coloniale, mais aussi à l'idéalisation romantique des africanistes vis-à-vis de la réalité représentée; en même temps, la sensibilité esthétique traditionnelle et classique de ces artistes les prédisposait à la stylisation et à la recherche de l'équilibre et de la synthèse géométrique de l'Art Déco (et de l'art traditionnel africain), qui se prêtait bien à la reproduction de la monumentalité des espaces naturels du continent.

Après une conclusion qui retrace les étapes de son analyse, DE RYCKE offre au lecteur une liste d'artistes africanistes qui comprend quelques informations biographiques, des références bibliographiques et, parfois, une courte énumération de leurs expositions. Le volume se clôt sur la table des illustrations (plus d'une centaine) et sur la bibliographie générale.

Jada MICONI

Liana NISSIM (dir.), "Boubacar Boris Diop", *Interculturel Francophonies*, n. 18, novembre-décembre 2010

Cette livraison d'*Interculturel Francophonies* est entièrement consacrée à Boubacar Boris DIOP, "un grand auteur (sans autres adjectifs) de la littérature mondiale" (p. 7), comme le définit Liana NISSIM au début du volume qu'elle a dirigé. L'ouvrage se compose de plusieurs apports, chacun abordant un aspect spécifique de la production littéraire de l'écrivain sénégalais, parmi lesquels on trouve aussi un intéressant entretien avec l'auteur.

Dans la première contribution, "Boubacar Boris Diop ou 'des mille et une fables de la vie et de la mort'" (pp. 7-22), Liana NISSIM trace la biographie littéraire et culturelle de l'écrivain, en soulignant les deux instances qui l'ont marqué d'une manière indélébile: la littérature et l'engagement socio-politique. En esquisant les moments les plus significatifs du parcours de l'écrivain, Liana NISSIM passe en revue et introduit les études qui se succèdent tout au long du volume, en allant du choix de la création littéraire aux implications de la littérature orale, jusqu'au séjour de l'auteur au Rwanda en 1998, un "tournant capital" (p. 12) après lequel son "acceptation prudente et méfiante du français comme langue d'écriture subit une violente secousse" (p. 13). Tous ces aspects, accompagnés d'autres enjeux essentiels, sont à l'étude dans cette

livraison “qui se veut une analyse (une esquisse d'analyse, plutôt, incomplète certes, mais déjà assez féconde) de l'œuvre complexe et multiforme de ce remarquable écrivain” (p. 7).

Cette partie introductive est suivie d'une conversation entre Liana NISSIM et Boubacar Boris DIOP, “‘Aller au cœur du réel’. Entretien” (pp. 23-49), au cours de laquelle plusieurs aspects incontournables de la vie et de l'œuvre de Boris DIOP sont mis en relief. Le questionnement de Liana NISSIM s'articule notamment autour de deux grands axes thématiques: le premier concerne le rapport entre réalité et imaginaire, une relation caractérisant la production littéraire de l'auteur qui a toujours choisi “de parler aussi de la réalité politique du Sénégal, de l'Afrique et du monde, tout en ne renonçant jamais à une très grande liberté d'invention” (p. 42) et qui s'est consacré aussi bien au roman qu'à l'écriture journalistique et aux essais. Le deuxième axe vise à enquêter sur le choix de Boris DIOP d'écrire aussi en wolof, ce qui constitue un véritable changement novateur après son séjour au Rwanda. À côté de ces deux grands groupes thématiques, d'autres questions sont enfin abordées, incontournables pour tous ceux qui étudient l'œuvre de Boubacar Boris DIOP. Les notes finales aident le lecteur à s'orienter dans les références littéraires et historiques dont la conversation est riche.

Dans “*L'Afrique au-delà du miroir: droits et devoirs de l'imaginaire*” (pp. 51-87), Silvia RIVA se penche sur l'analyse de ce texte, paru en 2007. Après avoir décrit la démarche suivie par Boubacar Boris DIOP, l'auteur présente les quatre parties du livre et, notamment, les trois sens que le miroir prend tout au long du volume. L'étude des essais qui composent le livre, des “correspondances plurielles” (p. 51) comme les définit Silvia RIVA, met en relief le caractère interdisciplinaire de l'ouvrage, où l'histoire, la politique et la littérature se rencontrent et s'interpénètrent dans le récit de l'Afrique contemporaine. La lecture de *L'Afrique au-delà du miroir* se termine par un passage à la fiction, avec un extrait tiré de *Les petits de la guenon* (*Doomi golo* en wolof), où “c'est enfin un miroir qui prend la parole pour affirmer son droit et son devoir de restituer un imaginaire, encore et encore” (p. 79).

Daniela MAURI (“Les figures féminines dans les romans de Boubacar Boris Diop”, pp. 89-125) passe en revue les personnages féminins des œuvres narratives de l'écrivain en les classant “selon des typologies ou catégories différentes” (p. 89). Après avoir observé qu’“à partir du premier roman jusqu'au dernier, le rôle joué par les figures féminines est très important et surtout riche de charme et de mystère” (p. 89), Daniela MAURI regroupe et analyse les femmes les plus emblématiques des œuvres de Boris DIOP sur la base de ces catégories: femmes-mystère et femmes-mythe, femmes folles – femmes conteuses, vieilles femmes, femmes fortes et femmes vengeresses. Elle s'attache en particulier au roman *Kaveena*, où l'écrivain nous offre “un exemple de figure féminine en même temps terrible et merveilleuse qui marque de manière indélébile l'esprit du lecteur” (p. 113).

La contribution qui suit, “L'autoréflexion dans *Le temps de*

*Tamango* entre relativisme postmoderne et urgence d'engagement" (pp. 127-148), rédigée par Veronika THIEL, concerne le premier roman de Boubacar Boris DIOP, un texte qui "nous entraîne dans un véritable labyrinthe [...] dont la complexité formelle ne manquera pas de déconcerter ses lecteurs" (p. 127). Voilà pourquoi Veronika THIEL se propose d'aborder ce roman "en posant précisément la question de l'arrière-pensée' esthétique et surtout théorique, c'est-à-dire de la conception représentationnelle dans laquelle la complexité structurelle aurait ses origines" (pp. 127-128). Après avoir expliqué le titre de son étude, notamment pour ce qui concerne l'emploi de l'adjectif *postmoderne*, et avoir présenté sa démarche, l'auteur offre une longue analyse du texte qui se développe sur trois axes: les dimensions épistémologique, ontologique et pragmatique de l'autoréflexion, les caractéristiques d'une écriture basée sur "une pratique littéraire responsable et engagée" (p. 134), le statut de l'écrivain postcolonial confronté au paradigme postmoderne. Veronika THIEL n'oublie pas de rappeler, à la fin de sa contribution, le séjour de Boris DIOP au Rwanda, vingt ans après *Le temps de Tamango*, qui "provoquera un repositionnement de la part de l'auteur" (p. 144) et une "nouvelle forme d'engagement" (p. 146).

"Variations diatopiques dans *Les traces de la meute*" (pp. 149-179) est l'étude de Cristina BRANCAGLION qui se focalise sur l'aspect linguistique de l'œuvre de Boubacar Boris DIOP; elle y vérifie dans quelle mesure l'écriture du romancier "s'ouvre aux spécificités linguistiques africaines, en prenant en considération *Les traces de la meute* [...], le texte le plus ouvert à l'évocation des divers usages de la langue et à la variation linguistique" (p. 150). BRANCAGLION relève les "diatopismes' lexicaux (emprunts aux langues africaines et autres africanismes du français)" (p. 151) dont elle propose une description onomasiologique et une analyse lexicale, en les regroupant selon plusieurs catégories thématiques: flore, cadre naturel, groupes humains, habitat, vêtements et coiffures, aliments et boissons, moyens de transport, métiers et fonctions, médecine, termes de parenté, termes d'adresse, titres, éléments culturels, vie cérémonielle. Ensuite elle étudie les modalités d'insertion des diatopismes et, enfin, d'autres procédés de représentation de la variation linguistique. L'examen de ces faits linguistiques montre en conclusion que "Boubacar Boris Diop, bien que très respectueux de la norme, ne manque pas d'intérêt pour l'évocation de la variation géographique du français et des phénomènes de contact avec les langues locales" (p. 175).

Le même roman est au cœur de l'étude de Francesca PARABOSCHI, "Quand les narrateurs ne racontent pas. Mécanismes d'écriture de l'oralité dans *Les traces de la meute*" (pp. 181-202), où elle se propose "d'analyser la polyphonie des voix narratives [...], et plus précisément d'évaluer la portée esthétique et idéologique des interventions diverses de différents narrateurs au moment où ils éludent en quelque sorte leur rôle de conteur" (p. 182). À partir d'une analyse narratologique des instances narratives, donc, Francesca PARABOSCHI enquête sur les mécanismes d'écriture de l'oralité

et parvient à montrer que le roman “sur la base d'un dispositif énonciatif stratifié, qui prône le dialogue et appelle le concours des narrateurs, des narrataires et des lecteurs notamment, célèbre ainsi [...] le dépassement extraordinaire de l'oralité dans l'écriture et de l'écriture dans l'oralité” (p. 199).

Maria Benedetta COLLINI, dans “Quand le Mythe s'installe au cœur du Réel: *Le Cavalier et son ombre*” (pp. 203-232) prend en compte le roman cité dans le titre, “un creuset où se mêlent des éléments provenant de plusieurs cultures: Boubacar Boris Diop y amalgame des faits historiques, des récits mythologiques, des références littéraires, des symboles, et il les résume en un éclectisme surprenant, déroutant parfois” (p. 206). Dans le but de “mettre en lumière le syncrétisme” (p. 206) de l'écrivain, Maria Benedetta COLLINI analyse avant tout les éléments spécifiquement africains qui remontent au substrat animiste, pour se focaliser ensuite sur l'étude des mythes du roman (explicitement ou implicitement nommés), à qui Boris DIOP donne “une dimension littéraire et universelle” (p. 228).

Virginie BRINKER, dans “‘Mots-machettes’, ‘mots-béquilles’, ‘quenouilles de mots’: comment écrire le génocide des Tutsi au Rwanda? La spécificité de *Murambi, le livre des ossements*” (pp. 233-264), trace une comparaison entre *La phalène des collines* de Koulsy LAMKO, *Moisson de crânes* d'Abdourahman WABERI et *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris DIOP à propos de leur positionnement par rapport à l'“indicible”, après avoir défini ce concept et avoir introduit la problématique de sa représentation par le langage. À la fin de son étude, Virginie BRINKER nous rappelle pourtant que, d'après DIOP, “la véritable difficulté n'est pas l'indicible, mais bien plutôt la question de la transmission et de son efficacité” (p. 261).

Dans “*Doomi golo* de Bubakar Bóris Jóob. De la traduction littérale à la traduction française de l'auteur lui-même” (pp. 265-296), Papa Samba DIOP se propose de présenter les différences entre l'original wolof de ce texte et sa traduction française, en analysant aussi “les enjeux du point de vue de la création et de la réception” (p. 267). Le critique explique le titre du livre et la symbolique du singe dans la culture wolof; il analyse ensuite la traduction de la quatrième de couverture de *Doomi golo* et propose beaucoup d'autres exemples tirés du texte en wolof et traduits en français par Boris DIOP, entre lesquels Papa Samba DIOP interpose une traduction littérale. Son étude approfondie de l'auto-traduction de l'écrivain d'une langue à l'autre l'amène à affirmer que “Boris Diop romancier en langue wolof écrit du fond de la langue et de la culture wolof dont il fait entendre les moindres inflexions de voix et tous les bruissements. Boris Diop romancier en langue française négocie l'équilibre de ses phrases et leur charge métaphorique” (p. 281), tout en respectant l'esprit du texte original.

La contribution d'Ali CHIBANI, “De l'émergence du thanatopore au retour du fondateur dans *L'Afrique au-delà du miroir* et *Les petits de la guenon*” (pp. 297-322) met en comparaison les deux textes cités dans le titre, où Boubacar Boris DIOP “se livre

[...] au rétablissement de la vérité historique en brisant l'image renvoyée par le miroir occidental d'une Afrique meurtrière et fratricide" (p. 297). Ali CHIBANI présente la démarche suivie par Boris DIOP afin d'atteindre cet objectif et il le fait notamment par l'analyse de l'évolution, dans *Les petits de la guenon*, de la figure du thanatophore qui "se caractérise par sa capacité à se fondre dans le décor et à passer inaperçu pendant qu'il mine, doucement mais sûrement, la société à laquelle il appartient ou qu'il investit de sa haine et ses tendances destructives" (p. 319). Le parcours tracé par Boubacar Boris DIOP dans ce roman suggère toutefois, comme le souligne Liana NISSIM dans la présentation de cet apport, "la possibilité d'une reconstruction de l'identité culturelle en rétablissant les liens entre les générations et en garantissant le devoir de transmission à travers la création de nouvelles images de pères fondateurs et de figures tutélaires" (p. 15).

Le volume se conclut par l'étude de Marco MODENESI, "La Nuit de l'Imoko'. Quand les chimères s'effondrent" (pp. 323-340), qui propose une lecture critique de la nouvelle 'La Nuit de l'Imoko'; il met en relief "le remarquable équilibre de sa structure, l'indéniable pouvoir suggestif du sujet qu'elle véhicule ainsi que les ingénieuses stratégies d'écriture" (p. 323). Dans son analyse narratologique, Marco MODENESI tient aussi compte de l'existence d'une deuxième version de la nouvelle, publiée en 2010, sur laquelle il porte un regard comparatif.

Elisabetta BEVILACQUA

Angelo TURCO (dir.), *Governance ambientale e sviluppo locale in Africa. Cooperazioni, saperi, cartografie*, Milano, Franco Angeli, 2010, 226 pp.

Ce volume recueille les actes du colloque "Governance ambientale e sviluppo locale in Africa. Cooperazioni, saperi, cartografie" qui s'est déroulé le 17 décembre 2009 à Rome. Dans son introduction, après avoir brièvement retracé les conditions qui ont mené à l'organisation de cette journée d'étude, Angelo TURCO met en relief les axes de réflexion qui ont orienté le débat des spécialistes: les acteurs de la coopération, ses processus et les savoirs locaux; il situe dans le contexte international l'état de la recherche italienne concernant le domaine de l'analyse territoriale et de la coopération environnementale.

Dans la première intervention, "Cartografia topica. Verso nuovi strumenti per la *governance* ambientale e lo sviluppo locale" (pp. 23-53), Angelo TURCO remet en cause l'approche dite 'participative' qui domine dans la coopération au développement, mais qui propose un discours s'apparentant à ce que "un tempo si chiamava associazione, oppure assimilazione, oppure *indirect rule*, amministrazione indigena e quant'altro" (p. 27). En adop-

tant la perspective d'analyse foucaultienne de *gouvernementalité*, il propose un renouvellement des orientations conceptuelles et pratiques de la coopération environnementale en passant par l'attention au développement de la population locale, par la transformation de l'approche 'participative' en 'communautaire' et par le recentrage sur les savoirs traditionnels. Étant donné que "la carta appare come uno straordinario condensato dialettico e un autentico monumento dell'interculturalità" (p. 36), TURCO envisage l'élaboration d'une cartographie topique représentant une territorialité africaine qui reflète les perceptions, les valeurs, les connaissances et les intérêts des collectivités locales. Du point de vue conceptuel, il souligne l'importance de la considération des conditions d'accès à la terre et de la décentralisation des pouvoirs territoriaux.

"Geografia della cooperazione, geografia per la cooperazione allo sviluppo. Riflessioni a partire da recenti esperienze di ricerca-azione" (pp. 55-71) est centré sur le rapport entre coopération au développement et recherche académique. Egidio DANSERO et Cristiano LANZANO mettent en lumière le double apport que les disciplines géographiques offrent à la dimension de l'action: d'un côté, celui d'une analyse qui s'interroge sur la dimension concrète du phénomène de la coopération (sa spatialité, ses acteurs et ses modalités) et qui permet la construction d'un savoir critique sur le secteur; de l'autre côté, celui des instruments et des connaissances pour une élaboration efficace des programmes d'aide au développement. Au moyen d'exemples pratiques et de considérations d'ordre critique, DANSERO et LANZANO montrent l'importance d'une collaboration productive entre le monde de la recherche académique et le monde de la coopération.

La communication "Rappresentazioni cartografiche e cooperazione ambientale in Africa occidentale: sviluppo e conflitto alla periferia della Riserva della Biosfera Transfrontaliera della W" (pp. 73-92) présente deux cas d'études qui mettent en évidence l'efficacité de l'usage de la cartographie topique. Angelo TURCO se penche sur la réalité conflictuelle des populations des zones concernées par les recherches et en illustre les problématiques relatives à l'accès aux ressources naturelles selon une perspective diachronique. TURCO prône l'adoption de la technique de la cartographie topique afin de pouvoir "calare il terreno di intervento nelle trame dei multiformi poteri territoriali, proiettare infine il dato fisico nel reticolo degli scambi simbolici" (p. 92).

Marina BERTONCIN et Andrea PASE réfléchissent, dans "Territorializzazioni, territorialità, trasgressioni: acqua e sviluppo nel bacino ciadiano" (pp. 93-118), sur les facteurs qui ont déterminé l'échec de projets d'agriculture irriguée, mis en œuvre dans la région du Lac Tchad (Niger, Nigeria, Cameroun et Tchad). Ces projets auraient créé des territoires gravement transgressifs, "senza alcuna preoccupazione [dei] limiti di senso dei territori precedenti e imponendo, senza alcuna concessione, limiti di cui non era ammessa la trasgressione" (p. 101). Dans l'analyse de ces succès, BERTONCIN et PASE soulignent le rôle central d'une adéquate prise

en compte des relations dynamiques entre les territorialités originaires et celles résultant des projets de coopération.

Dans “Sistema insediativo e risorse naturali rinnovabili a Téra (Niger), 1956-2009” (pp. 119-150), Sarah BRACCIO, Filiberto CHIABRANDO, Enrico PONTE, Maurizio TIEPOLO proposent une réflexion sur les dynamiques concernant les ressources naturelles renouvelables au Niger. En détaillant les différentes phases méthodologiques et les sources utilisées pour cette étude, les auteurs illustrent les résultats de leur recherche à l’aide de plusieurs tables de données et de reproductions de cartes. L’étude prouve les limites de certains instruments techniques de même que les potentialités d’autres outils analytiques dans le repérage des informations.

Le dernier chapitre du volume “Cooperazione, saperi, cartografie per la *governance* ambientale e lo sviluppo locale in Africa: dodici casi di studio” (pp. 151-192) présente une description de douze affiches – concernant autant de recherches – proposées au colloque, en discutant de leurs thématiques, des différentes perspectives et approches méthodologiques adoptées, de leur attention au rapport entre savoirs locaux et savoirs externes, de leur questionnement sur le rôle de la cartographie topique.

La reproduction de ces affiches est suivie d’une liste d’acronymes employés dans le texte, d’un index des figures et des tables, des résumés de chaque chapitre en anglais et en français. Le volume se ferme sur une bibliographie générale et sur les notices biographiques des auteurs.

Jada MICONI

Liana NISSIM, “Il teatro nel romanzo: il caso di Boubacar Boris Diop”, in Paolo BOSISIO (dir.), *Studi sul teatro in Europa. In onore di Mariangela Mazzocchi Doglio*, Roma, Bulzoni, 2010, pp. 485-497

Dans cet article, Liana NISSIM analyse la présence de l’écriture théâtrale dans le roman *Les tambours de la mémoire* de l’écrivain sénégalais Boubacar Boris DIOP. Après avoir fourni quelques détails biographiques sur l’auteur, le critique présente sa production littéraire et, en soulignant la particularité des pratiques de composition de DIOP, met déjà en lumière les traits qui caractérisent le roman dont il est question dans cette étude. NISSIM introduit le texte en retraçant la diégèse de sa première partie. À partir d’une réflexion sur la figure de la reine Johanna Simentho (avatar littéraire du personnage réel d’Aline SITOË DJATTA), le critique remarque la capacité de l’écriture de Boubacar Boris DIOP de transformer les événements et les situations de lieux particuliers en données symboliques de la condition humaine universelle à travers un mélange savant de réalité historique et de fiction. Suit

l'analyse de la deuxième partie du roman focalisée sur les techniques narratives adoptées par l'écrivain; entre autres, on relève la pratique de la mise en abyme finalisée à produire un effet de témoignage véridique, vraie fonction que, d'ailleurs, Boubacar Boris DIOP attribue à l'invention romanesque. La multiplication des narrations engendre un foisonnement de genres différents, qui se poursuit dans la partie finale du roman. Liana NISSIM décrit les stratégies narratives choisies par le romancier dans le but de préparer le lecteur à la dimension mythique et visionnaire du dernier volet du roman, qui évoque le voyage – assumant les traits du parcours initiatique – du protagoniste et l'exaucement du désir qui a motivé sa quête spirituelle. L'écriture théâtrale occupe tout un chapitre de ce dernier volet: il s'agit de la représentation de la cérémonie rituelle célébrée afin de conserver la mémoire collective. En ce qui concerne ce changement dans la modalité d'écriture autoriale, le critique relève que la composition graphique abandonne ouvertement le genre romanesque pour assumer celui du texte dramaturgique. Liana NISSIM montre ensuite comment s'opère l'insertion du monde référentiel (dans lequel a lieu la représentation théâtrale elle-même) dans la cérémonie rituelle théâtralisée: l'écart entre la réalité et la vérité exprimée par le rituel devient alors presque incertain. La volonté de souligner l'importance de la mémoire collective et historique est à la base du choix de Boubacar Boris DIOP d'insérer le texte théâtral du rituel dans la complexe structure narrative de la double mise en abyme; tout cela met en lumière la capacité propre au théâtre de nullifier l'écoulement du temps, ce qui rend l'action théâtrale mythique en même temps qu'éternellement présente.

Jada MICONI

Ahmadou KOUROUMA, *Les Soleils des indépendances, Monné, outrage et défi, En attendant le vote des bêtes sauvages, Allah n'est pas obligé, Quand on refuse on dit non, Le Diseur de vérité*, Paris, Seuil, 2010, 1118 pp.

C'est avec un très grand plaisir que nous saluons la sortie chez Seuil de ce volume qui recueille l'œuvre complète de l'auteur ivoirien Ahmadou KOUROUMA: tous ses romans et sa pièce théâtrale y trouvent leur place, selon l'ordre chronologique de leur date de publication. À signaler aussi la revue de presse "Annexes" (pp. 1089-1118), où figurent des articles fondamentaux parus dans les revues littéraires des douze dernières années; il s'agit des comptes rendus des ouvrages de l'écrivain et d'une interview.

Le prix très économique de ce recueil (29 €) constitue une véritable invitation à se consacrer à la lecture d'Ahmadou KOUROUMA, l'une des voix les plus remarquables de l'Afrique subsaharienne.

Malheureusement il manque une table des matières, avec l'indication des pages, ainsi qu'une préface: on aurait en effet aimé trouver la présentation de la production romanesque de KOUROUMA dans son ensemble, quelques pistes d'analyse stylistiques et thématiques, une bibliographie sélective des études littéraires les plus représentatives. On se réjouit néanmoins de cette très belle initiative de la maison d'édition Seuil et on souhaite même qu'à ce volume en suivent bientôt d'autres.

Francesca PARABOSCHI

*Newsletter of African Studies at Bayreuth University*, vol. X, 2010, 59 pp.

Nous avons le plaisir de signaler cette *Newsletter* qui rend compte des nouveautés et des actualités du centre d'études africaines de l'Université de Bayreuth: en particulier les pp. 19-30 nous informent des "Exhibitions" qui ont eu lieu au centre, les pp. 38-43 proposent une liste des publications et les pp. 53-59 portent sur les projets en cours. On pourra la consulter en ligne, à l'adresse [http://www.ias.uni-bayreuth.de/resources/nab1/nab10\\_x\\_web.pdf](http://www.ias.uni-bayreuth.de/resources/nab1/nab10_x_web.pdf).

Maria Benedetta COLLINI

Virginia COULON, Xavier GARNIER (dir.), *Les littératures africaines. Textes et terrains / Textwork and Fieldwork; Hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, 2011, 496 pp.

Pendant sa longue carrière (dont témoigne la bibliographie complète en fin d'ouvrage, pp. 469-492), l'Africaniste Alain RICARD a opéré dans le cadre d'un "rapprochement [...] entre l'anthropologie et les études littéraires" (János RIESZ, "Introduction", pp. 5-12: p. 6): autour de ces mêmes pôles se structurent les trente contributions (en français et en anglais) qui constituent ce volume de mélanges en son honneur. Quatre sections thématiques, qui recourent les intérêts de RICARD, structurent le livre: "Le concert et les arts de la performance / Concert-party and performance art" (pp. 13-150), "Des langues aux livres / From Language to Writing" (pp. 151-259), "Voyages, explorations / Travels, Explorations" (pp. 261-365) et "Terrains africains, horizons mondiaux / African Fieldwork, Global Horizons" (pp. 367-467).

Nous allons signaler uniquement les études concernant le champ francophone. Dans la deuxième partie, plusieurs articles se situent à mi-chemin entre littérature en français et littératures en langues africaines. L'essai d'Anthère NZABATSINDA, "Symbolique

des animaux et des objets chez Alexis Kagame, écrivain du Rwanda” (pp. 201-210), par exemple, institue un parallèle entre les textes oraux transcrits et traduits en français par Alexis KAGAME et la production poétique du même auteur, écrite en kinyarwandais. Nataša RASCHI (“Des langues... à la presse: analyse des quotidiens du Bénin”, pp. 211-228) examine l’influence exercée par l’usage courant et les langues locales sur le français de la presse béninoise: elle conclut que “le sentiment d’appropriation de la langue française au Bénin est total” (p. 227). Les trois autres communications de cette deuxième partie abordent essentiellement des problèmes théoriques. Jean DERIVE (“Idéal classique et querelle des Anciens et des Modernes dans la production littéraire africaine”, pp. 179-186) propose un parallèle entre la célèbre Querelle du XVII<sup>e</sup> siècle en France et la littérature africaine contemporaine, dans une perspective comparatiste de vaste portée. “Il a fallu plusieurs siècles pour que l’Occident bascule d’un régime de civilisation orale à un régime de civilisation scripturale et c’est la querelle des Anciens et des Modernes qui a marqué l’acmé de ce renversement” (p. 180), note DERIVE; les littératures africaines d’aujourd’hui se trouvent dans un moment de passage qui présente de nombreuses affinités. Le critique remarque que, dans les deux phases historico-littéraires, le rapport aux modèles traditionnels est central; pourtant, pour les littératures africaines, cet idéal classique est double, en même temps exogène (les canons littéraires européens) et endogène (l’oralité patrimoniale africaine). La première génération d’écrivains africains postcoloniaux, qui s’était attachée à un idéal mimétique de tradition européenne mais d’inspiration africaine, cherchait un classicisme dans l’ordre des modalités de création; selon DERIVE, la deuxième génération d’auteurs, qui affiche des revendications universalistes, déplace la quête du classicisme dans l’ordre des fins; “cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes [qui oppose la première à la deuxième génération] n’est donc pas un abandon de l’idéal classique mais plutôt une réévaluation de cet idéal où l’on entend prendre les distances avec les modes pour mieux servir les fins” (p. 186). Bernard MOURALIS, dans sa contribution “La notion de série dans l’analyse des œuvres littéraires en Afrique” (pp. 187-199), constate tout d’abord que “l’approche des œuvres littéraires à partir de la notion de série [...] invite [...] à une interrogation sur la nature même de l’œuvre littéraire comme sur son mode d’existence et pose peut-être autrement la question du sens” (p. 188). Le critique esquisse ainsi un classement fondé sur des éléments thématiques, paratextuels, stylistiques ou sur une logique d’inclusion / exclusion. En s’appuyant sur plusieurs exemples (souvent extra-africains), MOURALIS affirme que “la mise en série rend, sinon impossible, du moins toujours inachevée, la constitution du sens [...]. En revanche, l’œuvre – le Livre [au sens mallarméen du terme] – [...] semble seule être détentrice et productrice de ce sens” (p. 197). Musanji NGALASSO-MWATHA, dans “Textes oraux: littéarité et modernité” (pp. 241-259), montre tout d’abord la valeur littéraire des œuvres transmises oralement; il étudie par la suite les différents degrés

de transposition qui existent entre “la littérature orale en langues africaines (dite ‘traditionnelle’) et la littérature écrite en langues européennes (dite ‘moderne’)” (p. 248), à savoir la “transcription” (comme *Gens de la parole* de Sory CAMARA ou *La Grande geste du Mali* de Youssouf Tata Cissé), la “scription” (comme *Les Contes d’Amadou Koumba* de Birago DIOP ou *Soundjata ou l’épopée mandingue* de Djibril Tamsir NIANE) et enfin l’“écriture” (comme les romans d’Ahmadou KOUROUMA). Le critique conclut qu’“il importe de fonder une véritable herméneutique des littératures orales [...] [et qu’] il est nécessaire d’étudier le rapport entre ce corpus oral et le corpus écrit des auteurs d’aujourd’hui” (p. 259).

Les articles de la troisième partie du volume se concentrent plus spécifiquement sur des textes littéraires. “White but not quite”: Literary Perceptions of the African Interpreter” de Flora VEIT-WILD (pp. 277-293) étudie la figure de l’interprète dans plusieurs romans dont l’intrigue se déroule à l’époque coloniale; un parallèle est institué entre ce personnage médiateur et la figure archétypale du trickster, voire avec le dieu africain Esu-Elagbara (proche du Hermès grec). VEIT-WILD “examine[s] how this historical figure is reworked in literary texts and how, with its help, the colonial project as such is put under scrutiny and subjected to ironic commentary” (p. 280): l’interprète, qui jongle constamment entre le Blanc et le Noir, le colonisateur et l’Africain, peut agir soit en traître de son peuple, soit en moqueur de son chef européen; l’étude porte notamment sur deux textes anglophones (*Things fall apart* de Chinua ACHEBE et *Mister Johnson* de Joyce CARY) ainsi que sur *Le vieux nègre et la médaille* de Ferdinand OYONO (l’interprète y joue le rôle de catalyseur de la satire) et *L’étrange destin de Wangrin* d’Ahmadou HAMPATÉ BÂ, où l’ambiguïté du héros est l’un des enjeux principaux. Le critique esquisse enfin une analyse de l’interprète dans *Monnè, outrages et défis* d’Ahmadou KOUROUMA, roman qui critique les chefs africains et non plus seulement le pouvoir colonial. Dans “Visions d’Afrique: André Gide, Camara Laye et leur fictions” (pp. 295-309), Anny WYNCHANK propose un parallèle entre la littérature coloniale, dont *Voyage au Congo* et *Le retour du Tchad* d’André GIDE seraient les emblèmes, et l’œuvre de Camara LAYE *Le regard du roi*, qui offre “un renversement ironique des idées reçues” (p. 308). “À la recherche de l’Afrique perdue: le retour au pays natal dans le roman contemporain de l’Afrique noire d’expression française (Efoui, Alem, Effa, Miano)” de Thorsten SCHÜLLER (pp. 321-333) se concentre sur la production d’“auteurs vivants dans la diaspora” (p. 324). Dans *l’Intérieur de la nuit* de Léonora MIANO, le Continent est peint dans ses aspects les plus misérables (“le roman se développe en une image apocalyptique d’une Afrique primitive et arriérée”, p. 326); si la guerre joue un rôle central dans *Solo d’un revenant* de Kossi EFOUI, l’auteur togolais fait preuve d’une tentative de reconstruire le passé au-delà des conflits et de la diaspora; le recueil poétique *Yaoundé instantané* de Gaston-Paul EFFA présente en revanche un “retour paisible, joyeux et sentimental” (p. 329), “une madeleine proustienne à la camerounaise” (p. 330). Au contraire, *Cola cola jazz* de

Kangni ALEM propose “la construction d'un nouveau discours sur l'Afrique” (p. 331) dans lequel le passé et les origines, sans être évacués, perdent tout de même leur importance fondatrice, pour laisser la place à “une Afrique mondialisée et urbaine” (p. 332).

Dans la quatrième et dernière partie du volume, une contribution de Xavier GARNIER (“Texte / terrain: la littérature incarnée comme perspective critique”, pp. 369-380) expose une réflexion sur “le risque d'analyser la vie littéraire d'un continent à la lumière des institutions qui la soutiennent” (p. 371) et sur l'importance de mettre en rapport textes, langues et terrains. “La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? Quelques remarques sur l'ambiguïté d'une dynamique” de Véronique PORRA (pp. 395-407) s'interroge sur certaines conséquences du manifeste “Pour une littérature-monde en français” paru en 2007 sur *Le Monde*. En particulier, PORRA se concentre sur deux auteurs, Alain MABANCKOU et Abdourahman WABERI: d'une part, “les schémas de rupture qu'ils proposent ne sont pas neufs” (p. 405) – car ils reprennent les innovations de KOUROUMA et d'OUOLOGUEM –, d'autre part, une confusion s'est créée entre “la sphère de la création littéraire et celle de la consécration symbolique [...] [ainsi,] assurément bien contre leur gré, Mabanckou et Wabéri passent du statut de dénonciateurs du fonctionnement du système au statut de rouages de ce système [...], les deux auteurs deviennent eux-mêmes les acteurs des déviations qu'ils prétendent dénoncer” (p. 406). Dans le but de décloisonner les champs de la recherche académique, Pierre HALEN (“Le salut par la Reine: une lecture transversale d'Henry Bauchau, C. H. Kane et J. M. Le Clézio”, pp. 409-425) offre un essai qui rassemble autour de la figure de la Reine “trois œuvres issues de corpus institutionnellement séparés” (p. 410). Les personnages de la ‘Grande Royale’ (dans *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou KANE), de la reine (dans *Onitsha* de Jean-Marie LE CLÉZIO) et de la ‘Veuve’ (dans *Edipe sur la route* d'Henry BAUCHAU), au-delà de leurs spécificités, incarnent tous une représentation du salut: le “comparatisme interne aux mondes post-coloniaux et post-métropolitains” (p. 425) proposé par HALEN met ainsi en évidence des liens et des affinités insoupçonnés. Selon Daniel DELAS (“Le lieu et la trace. Nouveaux terrains”, pp. 443-456), qui s'interroge sur “la relation entre langues et littérature dans leur articulation avec le lieu” (pp. 446-447), la dichotomie habituellement établie par la critique africaniste entre modernité et tradition, ville et campagne, centre et périphérie est remise en question par la “porosité générale des langues coexistantes sur un terrain donné” (p. 448); ce qui plus est, “toute modernité [...] est en quête de son expression et se définit dans et par cette quête” (p. 455). Dans la dernière contribution du volume, “LITAF: une base de données de littératures africaines au carrefour de tous les questionnements” (pp. 457-467), Virginia COULON revient sur l'expérience de la base de données LITAF (LITérature Africaine Francophone), sur ses apports à la recherche, et sur les questions qu'elle a soulevées et qu'elle soulève encore: en faisant preuve d'une grande honnêteté intellectuelle,

COULON, responsable de LITAF, s'interroge sur le bien-fondé de certains choix et sur la place que peut encore avoir cette base de données à l'époque d'internet, sans pour autant en nier l'importance pour les chercheurs.

Maria Benedetta COLLINI

Christiane ALBERT, Rose-Marie ABOMO-MAURIN, Xavier GARNIER et Gisèle PRIGNITZ (dir.), *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala, 2011, 270 pp.

Ce volume contient les Actes du colloque biennuel de l'APELA (Association Pour l'Étude des Littératures Africaines), colloque qui a eu lieu à Bayonne en septembre 2009. Les communications se concentrent autour de la notion de territoire et de son influence sur les littératures africaines. Je passerai en revue ici de façon plus détaillée les articles concernant les littératures africaines en langue française.

Une "Présentation" (pp. 11-20), écrite par Christiane ALBERT et Xavier GARNIER, explique les critères de la structuration en trois parties des contributions, selon les différentes conceptions du territoire en littérature: la littérature peut constituer, transformer ou déplacer le territoire.

Le volume présente deux articles dans la section initiale: "En guise d'introduction" (pp. 21-44). Dans le premier, "Penser le territoire. Du lexique à la théorie" (pp. 23-33), Daniel DELAS analyse l'étymologie du mot territoire, en arrivant à le définir comme "un espace social régi par des coutumes, des traditions, des héritages culturels et historiques ainsi que par un état socio-économique et des organismes de régulation" (p. 25). Le critique passe en revue les différentes théories sur l'espace et arrive à la conclusion que la notion de territoire ne trouve son explication "qu'au fond de la mémoire la plus intime de chaque homme" (p. 32), rendue manifeste par la littérature qui se produit selon lui toujours en rapport avec un espace donné. Georice Berthin MADÉBÉ, dans son article "Sémiotique et espace littéraire africain; des milieux physiques à la spatialité sémiotique" (pp. 35-44) qui clôt la section introductive, fait référence à la réflexion de Gérard GENETTE, "La littérature et l'espace" (*Figures II*), pour parler de la littérature comme un espace discursif producteur de sens, régi par des normes différentes selon les différentes esthétiques des écrivains, comme le témoignent quelques romans exemplaires: *Une vie de boy* de Ferdinand OYONO, *L'enfant noir* de Camara LAYE, *La vie et demie* de Sony Labou TANSI, *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou KOUROUMA.

La première partie, intitulée "Investir les territoires" (pp. 45-117), s'ouvre par un article de Bernard WESTPHAL, "Quelques considérations pour une géocritique de l'espace africain" (pp. 47-55),

dans lequel le critique souligne l'importance particulière que revêt le concept de chronotope pour l'Afrique, où l'impact spatial de la manipulation historique opérée par le colonisateur est très évident, non seulement pour ce qui concerne la cartographie mais aussi la toponymie. WESTPHAL insiste par conséquent sur la relation nécessaire entre espace du texte et espace de référence dans les littératures africaines, c'est-à-dire sur une territorialisation de l'écriture: "on ne peut pas isoler l'œuvre d'un écrivain hors du contexte spatial dans lequel celle-ci est située et qu'elle représente d'une manière ou d'une autre" (p. 54). "Littérature et espace: la problématique des littératures nationales" (pp. 57-68) de Salaka SANOU affronte le problème de la constitution des littératures nationales africaines: la littérature africaine a été longtemps considérée comme un tout unique et seulement avec la formation des différentes identités nationales les littératures dites émergentes sont devenues objet d'étude, en particulier avec trois numéros de la revue *Notre Librairie* en 1986. Le critique propose de vérifier le degré de développement et autonomie atteint par le champ littéraire d'une nation grâce à une étude sociologique sur la condition de l'écrivain; dans cette direction il a réalisé une biobibliographie des écrivains burkinabè (*La littérature burkinabè écrite. L'histoire, les hommes, les œuvres*<sup>2</sup>), à laquelle il fait référence dans cet article. Marie-Rose ABOMO-MAURIN reprend le problème de l'identité nationale dans "Territoire national et altérité: de l'appartenance régionale géophysique à l'exclusion ou l'utopique unité nationale" (pp. 69-78). L'auteure de l'article analyse la situation géographique du Cameroun et relève la présence de paysages très différents entre eux: celui de la côte, celui de la montagne, la forêt équatoriale du Sud, la zone sahélienne du Nord. "Ces découpages territoriaux travaillent au renforcement de la notion d'altérité à l'intérieur d'un même territoire" (p. 74) au même degré des divisions linguistiques et religieuses. La littérature, selon ABOMO-MAURIN, rend évident ce tribalisme qui persiste au Cameroun, comme le prouvent les nombreux exemples cités dans l'article. L'Égypte et son territoire de frontière entre Afrique et Asie est au centre de l'analyse de Marc KOBER, "Le territoire littéraire égyptien" (pp. 79-89). La littérature en langue arabe a de plus en plus remplacé la littérature plurilingue pour des raisons nationalistes et religieuses à la fois. Le critique s'occupe de l'œuvre de deux écrivains francophones, Albert COSSERY et Georges HENEIN, qui, à travers une représentation de l'espace moins réaliste que celle de la littérature arabe, expriment une forte critique de la politique du pays. Dans "La prose romanesque ngugienne: une écriture du territoire" (pp. 91-100) Kasimi DJIMAN analyse la présence de la tradition orale swahili e kikuyu dans l'écriture en anglais de l'écrivain kenyan Ngugi WA THIONG'O. "Topographie littéraire de la Gambie" (pp. 101-107) de Pierre GOMEZ est centré sur l'analyse des différentes techniques narratives utilisées pour nommer les lieux dans la littérature gambienne, écrite surtout en anglais. "Écriture du territoire dans les romans swahili" (pp. 109-117) d'Elena BERTONCINI souligne le fait que la littérature en kiswahili

<sup>2</sup> Limoges, PULIM, 2000.

des îles de Zanzibar et d'Ukerewe valorise le territoire et polarise symboliquement l'espace.

La deuxième partie, "Territoires habités" (pp. 119-221), s'ouvre avec l'article d'Alain RICARD "Pour une géographie de la mémoire, terrains et traces" (pp. 121-129), une analyse anthropologique du rapport au lieu dans les textes traduits du sesotho d'Eugène CASALIS. Il s'agit de poèmes dont CASALIS ne donne pas, sauf une fois, le texte original, découverts, traduits et commentés en 1841 et dans lesquels la présence de la réalité physique est très forte. Xavier GARNIER, dans son article "Chronotopes dans le roman swahili: pour une orientation du territoire est-africain" (pp. 131-140) examine le rapport du kiswahili avec le territoire, territoire auquel la langue elle-même donne forme. "La conquête territoriale de l'Afrique par les Européens dans *Monnè, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma" de David DIOP (pp. 141-154) se concentre sur le deuxième roman de l'auteur Ivoirien Ahmadou KOUROUMA, *Monnè, outrages et défis*, dans lequel la guerre coloniale est représentée à partir d'un point de vue insolite. L'écrivain veut invalider le procès de mythification du passé de la part de vaincus qui ont préservé de la conquête un territoire qui n'est rien qu'"un espace d'autonomie dérisoire" (p. 145). KOUROUMA souligne les différentes valeurs symboliques du territoire pour les colonisateurs et les colonisés. Le train et la route sont par exemple les symboles de l'invasion coloniale. *Monnè, outrages et défis* dévoile en outre, selon David DIOP, l'incapacité de l'Afrique de sortir réellement de la colonisation. Dans "Dongala et Mabankou entre la violence et la norme: les legs d'un territoire symbolique" (pp. 155-164), Corinne BLANCHARD souligne la différence entre territoires administratifs, souvent déterminés et imposés aux populations africaines sans considérer leur organisation sociale interne, et territoires symboliques, dont il est surtout question en littérature, comme dans *Johnny Chien méchant* d'Emmanuel DONGALA et *African psycho* d'Alain MABANCKOU. Selon le critique, "ces romans orientent plutôt la réflexion vers l'idée d'un territoire perçu et connu comme un ensemble de relations locales établies par l'homme avec le monde et par les hommes entre eux" (p. 156). Alors que le roman de MABANCKOU est situé dans une atmosphère rendue floue par la folie du protagoniste et constitue ainsi un territoire individualisé, dans *Johnny Chien méchant* on retrouve des références plus claires à la guerre qui a dévasté le Congo, pays d'origine des deux écrivains. Maëline LE LAY, dans "Où est le territoire? Les écrits pour mémoire au Katanga (RDC)" (pp. 165-176), analyse le problème de l'inexistence d'un territoire administratif unique pour le Katanga, région qui a connu une "territorialité évolutive" (p. 166), c'est-à-dire des statuts différents au cours de l'histoire suite aux nombreux conflits, dont il est question dans plusieurs textes littéraires. "Congo concept" de Nicolas Martin GRANEL (pp. 177-189) a comme thème central les multiples utilisations du terme *Congo* (qui est le nom de deux pays et d'un fleuve) et les problèmes qui en dérivent. La littérature s'empare de cette polysémie comme instrument créatif, ainsi qu'en témoignent

les textes de Tchicaya U TAM'SI et de Sony LABOU TANSI analysés par le critique. Pierre SOUBIAS, dans son article “*Le Pleurer-Rire, roman du ‘désancrage’*” (pp. 191-201), analyse le roman *Le Pleurer-Rire* du Congolais Henri LOPES, concentrant son attention surtout sur l’aspect de l’espace. Le lieu de l’action n’est pas clairement nommé, mais beaucoup de références ludiques permettent au lecteur de s’orienter: l’auteur joue ainsi à se situer entre réalité et fiction, pour mener une critique subtile au tribalisme qui affecte l’Afrique. Cependant dans un récit parallèle, en italiques, se dresse la description d’un espace différent: le même Pays qui est au centre d’une parodie dans le récit principal est l’objet de la nostalgie du narrateur, désormais en exil. Pierre SOUBIAS explique ainsi le “titre ambivalent du roman” (p. 200): le même territoire est observé de deux points de vue différents qui contribuent à en dresser un portrait complexe et en continuelle évolution. Jean-Dominique PÉNEL concentre son attention sur le problème de l’espace pour les nomades Touareg dans son article “Hawad: de l’espace morcelé à l’espace dilaté” (pp. 203-210), qui analyse l’œuvre en langue tamasheq de l’écrivain HAWAD. Nathalie CARRÉ, dans “Des paysages et des hommes: la langue à l’épreuve de la route” (pp. 211-221), étudie les récits en kiswahili des voyages de la côte de l’océan Indien aux Grands Lacs entre 1880 et 1890 et analyse la capacité de la langue de dire l’espace et d’établir un lien entre l’homme et l’environnement.

La troisième partie, “Territoires désancrés” (pp. 223-262), est composée de trois articles concernant les littératures dites de l’exil et les problématiques qui les concernent. Dans “Lambeaux d’Afrique en terre d’ailleurs” Catherine MAZURIC analyse les différentes modalités de représenter l’espace dans les littératures migrantes grâce à la notion bakhtinienne de chronotope. Les romans concernant l’immigration peuvent ainsi se situer dans une continuelle confrontation entre l’ici et l’ailleurs, le présent et le passé, où représenter les lieux de frontière et de passage, ou enfin déterritorialiser totalement leur narration. Lourdes ROUBIALES, dans “La notion de territoire dans le discours théorique de la littérature ‘africaine’ en français” (pp. 237-248), exprime une dure critique du système littéraire francophone, en dénonçant son éternelle hiérarchisation entre littératures dominantes et littératures dominées. Le critique souligne l’hypocrisie des définitions comme “littérature monde” ou “littératures postcoloniales”, termes problématiques parce qu’ils imposent aux écrivains africains certains clichés, dont une territorialisation de leur écriture, qui ne fait que marginaliser leur production à l’intérieur du domaine littéraire francophone. Adama COULIBALY, dans le dernier article de cette partie, “Écriture migrante et nouveaux territoires littéraires dans quelques romans africains francophones” (pp. 249-262), analyse quatre romans de la littérature de la diaspora: *Le paradis du nord* de J.-R. ESSOMBA, *Bleu, Blanc, Rouge* d’Alain MABANCKOU, *Place des fêtes* de Sami TCHACK et *La fabrique des cérémonies* de Kossi EFOUI. Dans ces romans “émerge un territoire littéraire réorienté, déspatialisé par rapport au locus africain” (p. 249). La littérature

migrante décrit en effet soit des territoires nouveaux pour les littératures africaines, soit le pays natal modifié par la question de la mobilité. Des lieux de l'*entre-deux* se profilent ainsi, comme le quartier de Château Rouge. L'espace de la migration entre *home* et *new home* crée de nouveaux imaginaires et met en crise le lien avec la nation d'origine: l'euphorie du mouvement déconstruit l'espace africain.

Le volume, riche en contributions très variées, se termine par une "Conclusion" (pp. 265-270), écrite par Marie-Rose ABOMO-MAURIN, qui en reprend les lignes interprétatives communes, en soulignant qu'on ne peut jamais parler de territoire sans une expérience humaine qui le définit, expérience que la littérature peut traduire en la rendant universelle.

Elena QUAGLIA

Joseph NDINDA (dir.), *Écriture, jeu et enjeux, mythes et représentations de l'alimentaire dans les littératures africaines*, Yaoundé, CLÉ, 2011, 165 pp.

Ce volume regroupe plusieurs articles qui réfléchissent sur le rapport entre alimentation et littérature: "[l]es textes [étudiés] posent des problèmes de satiété, de famine, de gourmandise, d'éducation, de pédagogie, de religion à travers les repas" (Joseph NDINDA, "Introduction", pp. 7-9, p. 8). Chaque article se conclut avec ses références bibliographiques.

Certaines contributions analysent ainsi le rôle des comportements alimentaires et de la nourriture dans les textes de la tradition orale en langue africaine: c'est le cas de l'article de Chaibou Elhadji OUMAROU, "Nourriture et subversion dans la littérature populaire haoussa: le cas des *Yan Kama* ou comédiens burlesques" (pp. 49-69), ou de celui de Théophile Kalbé YAMO, "Parentèles et comportements alimentaires: l'implicite d'un interdit dans un conte toupouri" (pp. 71-92). "Trauma et écriture autofictionnelle: le cas de l'anorexia nervosa chez Amélie Nothomb et Tsitsi Dangaremba" de Karen FERREIRA-MEYERS (pp. 131-146) étudie le rôle de l'anorexie dans les romans d'Amélie NOTHOMB et dans ceux, en langue anglaise, de Tsitsi DANGAREMBGA.

La contribution de Marceline TEYABE, "Analyse sémantique du vocabulaire sexuel et culinaire dans *Contes d'initiation sexuelle* de Severin Cécile Abega et *Chroniques de Mvoutessi I et II* de Guillaume Oyono Mbia" (pp. 147-165), se concentre plus spécialement sur les interdits et les tabous qui concernent les termes relatifs aux sphères sexuelle et alimentaire dans des textes des camerounais Severin Cécile ABEGA et Guillaume OYONO MBIA; l'auteur conclue que "les sèmes virtuels *permis* ou *proscrits* se réalisent en fonction des contextes et situations" (p. 163).

Le lien entre sexualité et alimentation est aussi au cœur de

l'article de Joseph NDINDA ("Texture culinaire, éros et crise existentielle dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine* de Calixthe Beyala", pp. 11-32), qui étudie la façon avec laquelle le roman *Comment cuisiner son mari à l'africaine* de Calixthe BEYALA "développe une structure et un métalangage imbriquant et fusionnant cuisine et amour" (p. 16); l'article propose par la suite une analyse des moyens culinaires employés par Aissatou, l'héroïne du roman, pour séduire Bolobolo avec des mets africains qui éveillent souvenirs et désirs. Mais NDINDA observe aussi que "la préparation même des plats est pour elle [Aissatou] un moment de détente et surtout de retrouvaille avec soi" (p. 28) et il conclut que dans le texte de BEYALA "la science culinaire couvre les aspects essentiels de toute existence humaine (nutrition, amour, thérapeutique)" (p. 31).

La pièce de Birago DIOP *L'os de Mor Lam* fait l'objet de l'analyse de Françoise PAULET-DUBOIS "Partager ou mourir: analyse de *L'os de Mor Lam* de Birago Diop" (pp. 33-48); l'auteur propose d'abord une brève réflexion sur le rôle de la viande rouge et des os dans l'imaginaire, pour ensuite procéder à une étude plus détaillée de la pièce qui, pour son mélange de "français savoureux truffé d'expressions en wolof" (p. 46) et son recours à un comique inspiré autant par la tradition africaine que par RABELAIS, MOLIÈRE ou IONESCO, relève d'un comique universel simple, mais non simpliste.

Les contributions de Marie-Rose ABOMO-MAURIN ("Le cannibalisme rituel dans *L'intérieur de la nuit* de Léonora Miano: désir de pouvoir et échec d'une idéologie macabre", pp. 93-113) et de Lucien Bindi NGOUTÉ ("De la chair au pouvoir de destruction aveugle: les repas initiatiques chez Ahmadou Kourouma", pp. 115-130) portent plutôt sur une typologie alimentaire tout à fait particulière, à savoir le cannibalisme. Marie-Rose ABOMO-MAURIN analyse le sacrifice humain qui est au cœur du roman *L'intérieur de la nuit* de Léonora MIANO, touffu de références aux traditions africaines et chrétiennes; malgré les justifications des rebelles et la mascarade religieuse, "la communion au corps et au sang d'Eyia [la victime], loin d'être le signe d'une alliance, devient le début d'une perturbation éternelle" (p. 106), d'autant plus que cette action manque de véritables revendications et de sens profond. La consommation de viande humaine unit les hiérarchies militaires dans *Allah n'est pas obligé* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Amadou KOUROUMA, les deux romans qui sont le principal objet d'étude de Lucien Bindi NGOUTÉ: si les raisons qui poussent les chefs et les enfants à avoir recours aux fétiches et à la viande humaine ne sont pas alimentaires mais symboliques ("la consommation de la chair et du sang humains se fait dans un but rituel et vise à transmettre toutes les qualités de la victime", p. 126), ces repas sont tout de même "démystifiés et démythifiés" (p. 129).

Maria Benedetta COLLINI

Andrea GHEORGHIU (dir.), “Écritures francophones contemporaines”, *Dialogues francophones*, n. 17, 2011

Cette livraison de la revue *Dialogues francophones* “se propose d’entreprendre une analyse des nouveaux enjeux de la littérature d’expression française dans la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle” (p. 7). Le volume se divise en deux sections thématiques consacrées aux articles de critique littéraire (Configurations. Canada – Maghreb – Polynésie; Figurations. Canada – Europe – Afrique subsaharienne); trouvent ensuite leur place des entretiens, des inédits, des traductions inédites, des comptes rendus et des notices bio-bibliographiques. Je vais proposer ci-dessous le compte rendu des réflexions critiques concernant la francophonie de l’Afrique subsaharienne et je renvoie aux différentes sections de *Ponti/Ponts* “Francophonie européenne”, “Francophonie du Maghreb”, “Francophonie du Québec et du Canada”, “Œuvres générales et autres francophonies” pour la présentation des autres études.

Daniel S. LARANGÉ est l’auteur de l’article “Pour un discours social postmoderne: phénomène de média(tisa)tion et d’intermédia(lisa)tion dans l’écriture franco-camerounaise. Les exemples de Calixthe Beyala et Léonora Miano” (pp. 127-149); le critique propose une analyse de l’œuvre des deux romancières spécialement centrée sur “les formes et les fonctions diverses de l’intermédialité” (p. 128). LARANGÉ définit ce nouveau mot en ces termes: “tout d’abord, l’intermédialité est le produit d’une option stylistique et d’une stratégie idéologique [...]. Ensuite, elle témoigne des forces et des faiblesses d’œuvres qui auraient comme ambition de renouveler l’esthétique littéraire inscrite dans la postmodernité. Enfin, elle risque de devenir l’arme à double tranchant au service du système de la mondialisation” (p. 128). Après avoir établi des liens entre l’écriture de BEYALA et de MIANO avec la musique jazz, le critique relève des problématiques d’ordre plus spécifiquement social, pour se concentrer enfin sur le discours contestataire des deux écrivaines, engagées depuis toujours dans la constitution d’une “identité de l’altérité”, dans le monde contemporain miné par la mondialisation.

L’importance des relations entre médias et littérature est aussi au cœur de l’article suivant de Philip Amangoua ATCHA “La pratique intermédiaire: une nouvelle forme d’écriture dans le roman africain contemporain. *Les naufragés de l’intelligence* de Jean-Marie Adiaffi” (pp. 151-160). Le critique montre comment l’appropriation de la part d’ADIAFFI des formes de médias imprimés, à savoir les brochures et les journaux, et de médias auditifs, la radio, amène à la naissance d’un roman hybride, qu’ATCHA définit comme transculturel et polygénérique; il s’agit du style N’zassa<sup>3</sup>, chiffre spécial de l’écrivain ivoirien: sa pratique d’écriture intermédiaire est dépositaire du brassage culturel, ce dernier s’avérant

<sup>3</sup> N’zassa: pagne africain dont le tissu se compose de pièces différentes.

l'élément structural et thématique fondamental du roman.

Adama COULIBALY recueille les propos de l'interview (précédée d'une notice bio-bibliographique) à l'auteur togolais Edem AWUMÉY, "Edem Awumey: vers une écriture de l'espace du partage" (pp. 207-212), où l'on aborde ses procédés d'écriture, la caractérisation et la genèse des personnages, les thèmes principaux de ses deux romans *Les Pieds sales* et *Port-Mélo*; trouvent aussi leur place des réflexions sur son autodéfinition d'être "un écrivain de la migration" (p. 210).

Francesca PARABOSCHI

"Afrique-Caraïbe", *Genesis*, n. 33, 2011

La dominante thématique de la livraison 33 de la revue d'études génétiques *Genesis*, publiée par les Presses de l'Université Paris-Sorbonne avec le concours de l'ITEM et du CNRS, concerne deux aires capitales de la production textuelle provenant de la "francophonie du Sud", pour utiliser "une appellation courante quelque peu imprécise mais commode" (Daniel DELAS, Claire RIFFARD, "Présentation: Fondation", pp. 7-8): l'Afrique et la Caraïbe sont donc sous la loupe de l'approche génétique. Comme c'est la norme pour tous les numéros de *Genesis*, le dossier thématique s'articule autour de quatre volets.

Le premier introduit les "Enjeux", c'est-à-dire les grandes questions théoriques et pratiques qui concernent le corpus en examen. Dans la présente rubrique de *Ponti/Ponts*, consacrée à la "Francophonie de l'Afrique subsaharienne", nous ne prenons en compte que le deuxième des deux articles de cette section inaugurale (l'autre, portant sur la théorie postcoloniale et la critique génétique, est analysé dans la section consacrée aux "Œuvres générales et autres francophonies", à laquelle nous renvoyons). Jean-Pierre ORBAN étudie donc les interférences dans le processus de création littéraire, notamment les interventions éditoriales ("Interférence et création. La 'dynamique auteur-éditeur' dans le processus de création chez Sony Labou Tansi à partir de la comparaison entre *Machin la Hernie* et *l'État honteux*", pp. 29-42). Tout en comparant la version de 1981 du roman *l'État honteux* et celle publiée en 2005 par les Éditions Revue Noire, grâce à une approche qui invite à une "dépassionnalisation" (p. 31) des termes qui opposent "propriété" et "propriétés" de la langue (p. 30), Jean-Pierre ORBAN arrive à mettre en crise la suspicion, qui s'est révélée souvent injuste, de réécriture forcée de la part des écrivains africains en situation de dépendance de leurs éditeurs. Textes à l'appui, ORBAN montre comment une dynamique "maïeutique" (p. 32), sinon collaborative, peut s'instaurer de manière constructive produisant des "mutations qualitatives" (p. 35) structurelles importantes, qui conduisent, dans le cas de Sony LABOU TANSI, à opérer

volontairement un glissement d'une "structure dionysiaque, nocturne, à un modèle apollinien" (p. 41).

L'"édifice fictionnel" (p. 54) sonyen, qui se configure grosso modo en deux univers, l'un dominé par le ventre mâle du pouvoir de l'État et de la honte, le deuxième dominé par le féminin, le divin et le retour à un sens d'appartenance à une "communauté originelle" (p. 54) qui dit 'nous', est analysé également dans les "Études" africaines qui composent le deuxième volet de la livraison, et qui entrent dans le vif de l'analyse génétique. Dans "La quadrature du texte ou l'énigme des quatre. *Le Quatrième côté du triangle* de Sony Labou Tansi" (pp. 53-66), Nicolas MARTIN-GRANEL s'occupe notamment d'un intitulé qui revient à quatre reprises à l'intérieur du labyrinthe des cahiers manuscrits de l'auteur africain (dans un roman inachevé, dans une nouvelle, dans une ébauche d'essai autobiographique et dans un recueil de poèmes). À travers un parcours macrogénétique complexe et exhaustif, le critique arrive à suggérer que l'"hypertitre" *Le Quatrième côté du triangle* détient un "pouvoir poétique matriciel" (p. 54) à l'intérieur de l'écriture hypertextuelle de l'auteur congolais, pouvoir qui subvertit les rapports de cause à effet de l'invention du corpus romanesque sonyen.

La troisième rubrique, "Entretien", interroge Henri LOPES sur son acte d'écrire ("La critique n'est pas une agression". Entretien avec Lydie Moudileno", pp. 93-100).

Dans la dernière section, consacrée aux "Inédits", Patrick CORCORAN et Jean-François EKOUNGOUN présentent l'étude de l'avant-texte constitué par la troisième partie du roman *les Soleils des indépendances* d'Amadou KOUROUMA, à savoir huit chapitres et quelque soixante-dix-sept pages tapuscrites ("L'avant-texte des *Soleils des indépendances*", pp. 101-118). Baptisée ici "Bâtardise de la politique" (p. 103), cette partie du roman fut probablement achevée en 1965. C'est l'auteur ivoirien lui-même qui a rendu possible l'analyse génétique de cet avant-texte "lorsqu'il a fourni la documentation nécessaire" (p. 101). Les deux critiques retracent donc d'abord les difficultés de débaucher sur la publication du roman (ce qui impliqua un décalage temporel important entre l'arrière-fond politique de conception de l'œuvre et sa concrétisation). Les remaniements du texte sont ainsi nombreux, et visent à "une forme d'indexation du réel" (p. 106). Grâce à l'apport de l'éditeur montréalais Georges-André VACHON, on arrive, dans la version publiée en 1968, à condenser cette troisième partie des *Soleils des indépendances* en deux chapitres composés de treize pages seulement. Dans l'esprit de l'éditeur, ce sont éminemment les éléments "journalistiques" (p. 104) qui sont purgés dans cette version allégée. Cependant, "vu l'importance de ce qui a été supprimé, il est clair – affirment les critiques – qu'il s'agit ni plus ni moins d'une refonte totale de la conclusion du roman" (p. 104). On passe ensuite à la présentation de l'extrait choisi, tiré du septième chapitre de la "Bâtardise de la politique", chapitre intitulé "On inculpa Fama parce que le sommeil a trahi Balla" (p. 104 sv.), qui porte "sur les faux complots des premières années de la

nouvelle république fictive de la côte des Ébènes” (p. 106). Comme on peut l’imaginer, cette étude génétique appelle à un examen littéraire de l’avant-texte, “susceptible de remettre en question certains jugements émis à ce jour” (p. 107) sur un des romans parmi les plus célèbres du panorama africain francophone, ainsi que “sur le parcours littéraire de son auteur” (p. 107).

Nous renvoyons respectivement aux sections “Francophonie des Caraïbes”, “Francophonie du Maghreb” et aux “Œuvres générales et autres francophonies” de cette livraison de *Ponti/Ponts* pour les contributions spécifiques à chaque aire littéraire et pour une vue d’ensemble de ce numéro de la revue *Genesis* si riche et, comme on vient de le démontrer, fertile en développements futurs.

Silvia RIVA